

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MAGASIN

DU

BAS-CANADA.

TOME II.

AOUT 1832.

NUMERO 2.

MÉTÉOROLOGIE.

DES PIERRES TOMBÉES DE L'ATMOSPHÈRE.

Les plus étonnans produits de l'atmosphère sont ces pierres qui tombent assez fréquemment à la surface de la terre, sans qu'on ait pu jusqu'ici indiquer d'une manière satisfaisante leur mode de formation ou leur origine.

L'histoire fait mention de pluies de pierres qui, dès l'antiquité la plus reculée, avaient frappé d'étonnement ceux qui en avaient été témoins. TITE-LIVE, PLINE, et plusieurs autres écrivains, en citent des exemples positifs. On n'en a jamais douté dans le moyen âge; et CARDAN, particulièrement, parle d'un phénomène semblable, qui eut lieu en 1510. Sur 1,200 pierres tombées, il y en avait, suivant lui, une du poids de 120 livres et une autre de 60.

Ce n'est que dans le dernier siècle que la difficulté d'expliquer la chute des pierres de l'atmosphère a conduit nos physiciens à nier absolument un phénomène sur lequel ils auraient dû, tout au plus suspendre leur croyance; mais, loin d'apporter cette sage réserve dans leur décision, ils ont pendant longtemps repoussé, avec le plus dédaigneux mépris, tout ce qu'on leur a présenté sur ce sujet.

Cependant les observations se multipliaient, et les hommes qui avaient vu ces pierres, qui avaient failli être écrasés par leur chute, ne purent se résoudre à croire, sur l'assurance des savans, qu'ils n'avaient rien vu, ni entendu, ni senti de ce que leurs sens leur avaient appris. Les faits, d'ailleurs, se répétèrent si souvent, dans la dernière moitié du 18^e. siècle, qu'il est inconcevable qu'on n'y ait pas fait plus d'attention. Il y eut des exemples bien constatés de chute de pierres en Bohême en 1753, près de Paris en 1768, à Sienne en 1794; il en tomba dans deux endroits de l'Europe en 1796; deux

ans après, le même phénomène fut observé à Confaté, à Benarès, &c.

Ce qui aurait dû surtout convaincre nos savans de la réalité du phénomène qu'ils ne voulaient pas admettre, c'est que toutes ces pierres étaient étrangères au sol où on les rencontrait ; qu'elles étaient entièrement différentes de toutes celles que les physiciens et les chimistes connaissaient jusque-là ; enfin, qu'elles avaient entre elles les plus grands caractères de ressemblance, bien que recueillies à des époques très différentes et dans des lieux très éloignés : ajoutez à cela que les témoins s'accordaient sur les circonstances accessoires ; tous les avaient vu tomber de l'atmosphère dans un temps d'éclairs, et surtout dans l'explosion de ces météores lumineux dont la production accompagne souvent les orages ; un grand nombre d'entre elles avaient été ramassées encore chaudes.

Enfin, l'évidence des faits a triomphé de toutes les préventions, et la chute des pierres de l'atmosphère n'est plus contestée aujourd'hui. Ce qui a surtout contribué à vaincre l'obstination des plus incrédules, c'est l'existence d'un métal qui s'y trouve à l'état natif, et qu'on n'a jusqu'ici jamais rencontré au même état dans aucun corps. Cette preuve, qui ne pouvait être appréciée que par les chimistes, devait avoir par cela même plus de poids sur leur conviction, puisque les témoignages sur ce point étaient nécessairement donnés par des gens instruits, et que d'ailleurs tous les chimistes qui pouvaient se procurer de ces pierres étaient portés à vérifier par eux-mêmes leur composition intime.

L'existence du phénomène étant une fois reconnue, les mêmes savans, qui d'abord ne voulaient pas l'admettre, parce qu'ils ne le comprenaient pas, n'ont pas manqué d'en proposer des explications qui leur paraissaient très claires. L'un d'eux, niant l'origine aérienne de ces pierres, suppose qu'elles sont seulement mises à découvert, et tirées de terre par le voisinage de la foudre. Mais d'où la foudre les tirerait-elle, s'il est vrai qu'on n'en rencontre nulle part de semblables à la surface de la terre ni dans son intérieur ? Il faudrait pourtant qu'elles se trouvassent à quelques pouces tout au plus de profondeur. Et par quelle singularité ne se montreraient-elles jamais à la surface du sol, que quand le tonnerre viendrait les y chercher ? Des raisons semblables s'opposent à ce qu'on leur attribue une origine volcanique ; car les parties constituantes qui entrent dans leur composition n'ont aucune espèce de rapport avec les produits rejetés par les volcans sur quelque point de la terre que ce soit.

Frappés de l'extrême ressemblance qui nécessite qu'on donne à toutes ces pierres une origine commune, et convain-

eus de l'impossibilité de la leur assigner sur aucun point de la terre, MM. DE LA PLACE et BIOT, (deux de nos savans les plus distingués,) ont pensé que, pour lever toute difficulté, il n'y avait rien de plus commode que de les faire venir de la lune, en supposant qu'elles nous soient lancées par quelques uns des volcans qui brûlent à la surface de notre satellite. Ces messieurs ne manquent pas de raisons, ou au moins de raisonnemens, pour appuyer leur opinion; car, calculant d'après le petit volume de la lune, (qui n'est que le 32^e de celui de la terre,) qu'elle ne doit exercer qu'une attraction 32 fois moindre sur les corps qui sont à sa surface; faisant entrer aussi le peu de résistance que peut présenter l'atmosphère de la lune, qui doit être extrêmement rare, ils sont arrivés, si je ne me trompe, à cette conclusion, qu'il suffirait qu'une pierre fût lancée de la surface de la lune avec une force égale au double tout au plus de celle qu'un canon de fort calibre donne à son boulet, pour qu'elle sortît de la sphère d'attraction du satellite, qu'elle entrât dans celle de notre planète, et tombât infailliblement à sa surface.

Quelque étrange que vous paraisse cette explication, il faudra pourtant que vous l'adoptiez, car je n'en connais pas de meilleure; à moins cependant que vous ne préféreriez la suivante: vous connaissez, au moins de nom, le gaz hydrogène: c'est un gaz transparent comme l'air, tout-à-fait inodore quand il est pur, et si léger qu'il l'est 14 ou 15 plus que l'air que nous respirons. Imaginez donc que ce gaz, dans le travail des volcans, ou de toute autre manière, ait dissous les métaux qui entrent dans la composition des pierres de l'atmosphère, (le fer et le nickel) que, chargé de ces molécules métalliques, il s'élançe dans les régions supérieures, où nous supposons qu'il y en a toujours une quantité prodigieuse, qui, vu son excès de légèreté sur l'air commun, s'y rend à mesure qu'il est dégagé des corps qui le renferment sur la terre. Un orage survient, l'hydrogène s'enflamme et fait appercevoir quelques uns de ces météores lumineux dont l'existence, d'après les traditions constantes, paraît devoir précéder la formation des pierres; le gaz, en brûlant, abandonne le métal qu'il a dissous, et réduit celui qui était à l'état d'oxide; la chaleur vive produite en ce moment fond le métal, et l'attraction moléculaire le rassemble en masses plus ou moins grosses qui, tombées sur la terre, conservent quelque temps une partie de la chaleur développée dans leur formation.

Si vous admettez tout cela, vous aurez une explication des pierres tombées du ciel. Pour moi, j'aime encore mieux les supposer formées dans la lune; c'est plutôt fait, et cela me paraît plus joli.—*Lettres sur les Révolutions du Globe.*

ORPHÉE.

Un homme né au sein de la Thrace, mais porté dès son enfance en Egypte par le désir de s'instruire, repassa dans sa patrie avec l'une des colonies égyptiennes, pour y propager de nouvelles lumières. Il était initié dans tous les mystères de la religion et de la science; il surpassait, dit PAUSANIAS, tous ceux qui l'avaient précédé, par la beauté de ses vers, la sublimité de ses chants, la profondeur de ses connaissances dans l'art de guérir les maladies et d'apaiser les dieux. C'était ORPHĒVS : il prit ce nom de celui de sa doctrine, qui tendait à guérir, à sauver par les lumières.

Orphée tient, d'une part aux temps antérieurs, et de l'autre, aux temps simplement anciens. L'époque où il parut sert de ligne de démarcation entre l'allégorie pure et l'allégorie mitigée, l'intelligible et le sensible. Il apprit à allier la faculté nationale à la faculté imaginative. La science qu'on appella après *philosophie*, prit naissance avec lui : il en jeta les premières bases. . . . La tradition mythologique a consacré dans une brillante allégorie, les efforts qu'il fit pour rendre aux hommes la vérité qu'ils avaient perdue. Son amour pour Eurydice, tant chanté par les poètes, n'est que le symbole de celui dont il brûlait pour la science divine. Le nom de cette épouse mystérieuse, qu'il voulut en vain rendre à la lumière, ne signifie que la doctrine de la vraie science, l'enseignement de ce qui est beau et véritable, dont il essaya d'enrichir la terre. Mais l'homme ne peut point envisager la vérité avant d'être parvenu à la lumière intellectuelle, sans la perdre; s'il ose la contempler dans les ténèbres de sa raison, elle s'évanouit. Voilà ce que signifie la fable que chacun connaît, d'Eurydice retrouvée et perdue.

Orphée, qui sentit, par sa propre expérience peut-être, le grand inconvénient qu'il y avait de présenter la vérité aux hommes avant qu'ils fussent en état de la recevoir, institua les mystères divins; école admirable où l'initié, conduit de degré en degré, lentement étudié et éprouvé, recevait la dose de lumière proportionnée à la force de son intelligence, et doucement éclairé sans risquer d'être ébloui, parvenait à la vérité. Il n'y a qu'une voix dans l'antiquité sur l'utilité des mystères, avant que la dissolution en eût souillé l'enceinte et corrompu le but. Tous les sages, et SOCRATE même, ont loué cette institution, dont l'honneur a été constamment rapporté à Orphée. Il n'est pas douteux que ce sage n'en eût trouvé le modèle en Egypte, et que lui-même n'eût été initié, comme le furent, avant et après lui, MOÏSE et PYTHAGORE; mais dans ce cas, une imitation équivaut à une création.

Orphée, instruit dans les sanctuaires de l'Égypte, ainsi que Moïse, avait les mêmes idées que le législateur des Hébreux, sur l'unité de Dieu, mais les circonstances différentes où il se trouvait placé ne lui permirent pas de divulguer ce dogme ; il le réserva pour en faire la base de ses mystères, et continua cependant à personnifier dans sa poésie les attributs de la Divinité. Ses institutions, puisées à la même source, fondées sur les mêmes vérités, reçurent l'empreinte de son caractère, et celui du peuple auquel il les destinait. Autant celles de Moïse furent sévères, et, s'il faut le dire, dures dans la forme, ennemies des sciences et des arts, autant celles d'Orphée furent brillantes, propres à séduire les esprits, favorables à tous les développemens de l'imagination. Ce fut sous l'appas du plaisir, de la joie et des fêtes, qu'il cacha l'utilité de ses leçons et la profondeur de sa doctrine. Rien n'était plus pompeux que la célébration de ses mystères. Tout ce que la poésie, la musique, la peinture, ont de majesté, de force et de grâce, était employé pour exciter l'enthousiasme des initiés. Il ne trouvait point de voile assez beau, de forme assez belle, de charme assez puissant, pour intéresser les cœurs et les attirer vers les vérités sublimes qu'il annonçait. Ces vérités, dont les premiers chrétiens ont reconnu la force, allaient plus loin que celles dont Moïse avait été l'interprète ; elles semblaient devancer les temps. Non seulement il enseignait l'unité de Dieu, et donnait les idées les plus sublimes de cet être insondable ; non seulement il expliquait la naissance de l'univers et l'origine des choses ; mais il représentait ce Dieu unique sous l'emblème d'une Triade mystérieuse, revêtu de trois noms ; il parlait du dogme que PLATON annonça longtemps après sur le Logos, ou le Verbe divin ; et, selon ce que dit MACROBE, enseignait même son incarnation ou son union à la matière, sa mort ou sa division dans le monde sensible, sa résurrection ou sa transfiguration ; enfin, son retour à l'unité originelle.

Cet homme inspiré, en exaltant chez l'homme l'imagination, cette faculté admirable qui fait le charme de la vie, enchainait les passions qui en troublent la sérénité. Il livrait ses disciples à l'enthousiasme des beaux arts, et voulait que leurs mœurs fussent simples et pures. Le régime qu'il leur prescrivait était celui que Pythagore introduisit par la suite. Un des fruits les plus doux qu'il promettait à leurs efforts, le but même de leur initiation à ses mystères, était de se mettre en commerce avec les Dieux ; de s'affranchir du cercle des générations, d'épurer leur âme, et de la rendre digne de s'élançer, après la chute de son enveloppe corporelle, vers son séjour primitif, aux champs de la lumière et du bonheur.

Cet homme admirable, auquel l'Europe doit l'éclat dont elle a brillé, et dont elle brillera longtemps, y a été le véritable créateur de la poésie et de la musique, le père de la mythologie, de la morale et de la philosophie; c'est lui qui a servi de modèle à HÉSIOË et à HOMÈRE, qui a éclairé les pas de Pythagore et de Platon.

Après avoir sagement accommodé l'extérieur du culte à l'esprit du peuple qu'il voulait instruire, Orphée divisa sa doctrine en deux parties, l'une vulgaire, l'autre mystérieuse et secrète, suivant en cela la méthode des Egyptiens, dont il avait été le disciple: ensuite, portant ses regards sur la poésie, et voyant à quel désordre cette science avait été livrée, et le mélange qui s'y était fait de choses divines et profanes, il la distingua judicieusement en deux branches principales, qu'il affecta, l'une à la théologie, l'autre à la physique. On peut dire qu'il donna dans l'une et dans l'autre, le précepte et l'exemple. Théosophe aussi sublime que philosophe profond, il composa une immense quantité de vers théosophiques et philosophiques sur toutes sortes de sujets. Le temps nous les a presque tous ravés; mais leur souvenir s'est perpétué dans la mémoire des hommes. Parmi les ouvrages d'Orphée que citaient les anciens, et dont on doit regretter la perte, se trouvaient, du côté de la théosophie, *la Parole Sainte*, ou *le Verbe Sacré*, dont Pythagore et Platon profitèrent beaucoup; *la Théogonie*, qui précéda celle d'Hésiode de plus de cinq siècles; *les Initiations aux mystères de la Mère des Dieux*, et *le Rituel des Sacrifices*, où il avait consigné sans doute les diverses parties de sa doctrine: du côté de la philosophie se trouvait une cosmogonie célèbre, où se développait un système astronomique qui ferait honneur à notre siècle, touchant la pluralité des mondes, la station du soleil au centre de l'univers et l'habitation des astres. Ces ouvrages extraordinaires émanaient du même génie qui avait écrit en vers sur la grammaire, sur la musique, sur l'histoire naturelle, sur les antiquités de plusieurs îles de la Grèce, sur l'interprétation des signes et des prodiges, et sur une foule d'autres sujets, dont on peut voir le détail dans l'*Argonautide* d'ONOMACRITE, qui lui est attribuée.

Mais en même temps qu'Orphée ouvrit ainsi à ses successeurs deux carrières bien distinctes, il ne négligea pas entièrement les autres parties de cette science: ses hymnes et ses odes lui assignèrent un rang distingué parmi les poètes lyriques; sa *Démétréide* présagea les beautés de l'épopée, et les représentations pompeuses qu'il introduisit dans ses mystères donnèrent naissance à la mélodée grecque, d'où naquit l'arts

dramatique. On peut donc le regarder, non seulement comme le précurseur d'Hésiode et d'ÉPIQUE, mais encore comme celui d'Homère, d'ESCHYLE et de PINDARE.—FABRE D'OLIVET.

LA PROPHÉTIE DE JEAN DE MILAN.

HISTOIRE MEXICAINE.

Vers le milieu de Novembre 1518, Fernand Cortez, avec une petite flotte composée de dix navires, partit de San Iago, capitale de l'île de Cuba, tourna au nord, puis à l'est, puis toucha au port de la Trinité, gagna l'île de Cozumel, puis enfin, entre le golfe du Mexique et celui d'Honduras, découvrit les côtes de l'Yucatan, objet de ses recherches.

Il n'entre ni dans mon plan ni dans mes goûts de le suivre durant le cours de sa conquête. Les grands hommes sont de droit la proie des historiens. Que ceux-ci les défigurent à leur gré, suivant leurs passions, leur pays ou leur croyance, peu m'importe ! Ce que j'aime à prendre pour sujet de mes récits, ce n'est point l'homme dont le nom est resté dans toutes les mémoires, et dont les traits véritables sont cachés sous le masque héroïque ; c'est l'homme inconnu, isolé, dont les actions n'ont fait de bruit qu'autour de lui. Oh ! que parfois, avec ces existences oubliées, de grandes leçons ont passé inaperçues !

La flotte de Cortez conduisait vers les rivages de l'Yucatan un jeune Mexicain qui, depuis quelques mois, vivait en compagnon au milieu des bandes espagnoles. Zacatl allait revoir sa patrie, d'où il avait été enlevé alors qu'Hernandez de Cordoue était venu explorer pour la première fois cette lisière du continent américain. Conduit à l'île de Cuba, présenté au gouverneur Velasquez, traité avec bienveillance, d'un caractère timide et doux, il s'était facilement laissé séduire par la nouveauté du spectacle qui avait frappé ses regards à la cour guerrière et marchande de San Iago.

Pour premier bon traitement, on commença par faire de lui un chrétien, sous le patronage de saint Melchior. On songea ensuite à l'instruire des usages et du langage des Castellans. Francisquillo, bouffon de Velasquez, et Jean de Milan, son astrologue, chargés de l'éducation du nouveau converti, le mirent en peu de temps à même de répondre aux vues du gouverneur, en servant d'interprète dans l'expédition que l'on préparait.

Zacatl était content de son sort. La gaité de Francisquillo, le profond savoir de Jean de Milan, quoiqu'il ne fût pas en état de l'apprécier, lui donnaient des Espagnols l'idée à la fois

la plus haute et la plus agréable. Les pensers d'aujourd'hui, incrédules et superficiels, souriront ironiquement en songeant à ce que devait être le disciple d'un fou et d'un charlatan, car c'est ainsi que l'on affecta de nommer, dans ces derniers siècles, ces hommes graves et studieux qui consacraient leur vie à la recherche de la vérité absolue. Il en faut convenir, les découvertes hermétiques alors étaient déjà perdues pour le monde; mais le sillon lumineux qu'elles avaient laissé après elles attirait encore les regards de la science et du génie, et parfois des efforts heureux venaient ressusciter quelques débris de l'Almageste de Ptolémée. On n'avait point cessé d'être crédule au seizième siècle; les hommes en étaient plus heureux: en étaient-ils moins sages?

Quoiqu'il en soit, auprès de l'astrologue, Zacatl vivait tranquille, sans souci de l'avenir; et si parfois le souvenir de l'Yucatan venait frapper son esprit, il se rappelait aussitôt dans quels soins fatigans il y avait passé sa jeunesse, et il se hâtait de l'oublier. Au milieu de ses nouveaux amis, il ne lui fallait point braver les ardeurs du soleil, déchirer la terre pour y multiplier les rejetons de l'agavé, les graines du roucou, ou, durant la longueur des jours, humecter d'eau les plans des cacaoyers. Combien il préférerait maintenant à ces occupations pénibles celles de meubler sa mémoire de mots étrangers, et de s'agenouiller devant l'autel de saint Jacques.

Cortez pressait le départ de sa flotte. Au moment de s'embarquer, Zacatl, nommé interprète de la petite armée, future conquérante du Mexique, se présenta devant Jean de Milan. Celui-ci, le pressant dans ses bras avec attendrissement, lui dit: "Melchior, j'ai aimé ta docilité, et j'éprouve, en le quittant, tous les regrets d'une séparation éternelle. Oui, mon fils, j'ai consulté pour toi les astres cette nuit; ils te sont favorables; je le pense; mais je ne dois plus te revoir, car, si ma science ne m'a point abusé, tu vivras dans ton pays, tu y mourras environné d'honneurs, et ton nom restera en vénération parmi les tiens. Va, mon fils..." Dans ce moment survint Francisquillo; riant aux éclats. Il avait entendu la dernière phrase de l'astrologue. Par l'âme du Génois Colomb, s'écria-t-il, je crois qu'il me faut céder la marotte à notre fidèle Melchior, car c'est le plus souvent pour un trait de folie qu'on laisse son nom dans le souvenir des hommes."

Les dernières paroles de Jean de Milan avaient vivement frappé l'esprit du jeune Mexicain; elles semblaient ouvrir un monde devant lui; comme Cortez, il avait aussi sa conquête à faire.

Durant la traversée, toutes ses idées se concentrèrent en une seule; de grands honneurs l'attendaient dans son pays. Tant

qu'il avait vécu parmi ses frères, jamais un rêve d'opulence, un désir d'ambition n'était venu éfleurer son âme naïve. Transporté au milieu d'une race étrangère dont l'avidité réglait tous les mouvemens, n'entendant parler autour de lui que de richesses et de pouvoir, il avait compris ce qu'était dans un cœur d'homme ce besoin de s'élever, de s'agrandir; mais il ne l'avait point senti. Aujourd'hui il l'éprouvait, et chaque instant qui le rapprochait de sa patrie en redoublait la force et les exigences. Mais quels étaient ces honneurs? Sous quel aspect la fortune lui apparaîtrait-elle sur cette terre où long-temps il avait végété inconnu et pauvre? Bientôt un autre sentiment, conséquence du premier, se développa en lui: ce pays qu'il avait quitté sans regret, il l'aima pour tout le bien qu'il en attendait; ces Espagnols, dont le génie actif et entreprenant l'avait d'abord émerveillé, lui apparurent alors tels qu'ils étaient réellement, de valeureux brigands.

La flotte avait doublé la pointe de Catocho. On aborda près de la rivière de Tabasco; et les habitans de la contrée, qui d'abord voulurent s'opposer au débarquement de Cortez, épouvantés par le bruit du canon, se dispersèrent en désordre. Zacatl pensa que le moment était venu où ses brillants destins allaient s'accomplir. Ne pouvait-il pas, ranimant le courage de ses compatriotes, et les désabusant sur ces terribles machines de guerre qu'ils prenaient pour la foudre, et sur ces Espagnols qu'ils croyaient être des dieux, mériter, libérateur de son pays, la fortune qui l'y attendait et les honneurs qui lui étaient réservés, selon les pronostics de Jean de Milan?

Plus de doute: l'occasion est devant lui, il la faut saisir. Il trompe la vigilance de ses anciens hôtes, suspend aux branches d'un nopal les vêtemens européens qu'il tient de la munificence de Velasquez, arrive à Tabasco, se présente aux chefs, rallie les fuyards, dissipe leurs terreurs, et marche avec eux au combat.

Vaincus pour la seconde fois, les habitans de l'Yucatan se hâtèrent de conclure un traité de paix avec Cortez, et ne tournèrent leurs fureurs que contre celui qui, par ses conseils, avait causé leur désastre. Mais Zacatl était encore en fuite. En butte à la haine des siens et aux vengeances des Espagnols, un mois entier il erra à travers les bois et les savannes, se dirigeant vers Oxaca, ne demandant l'hospitalité qu'à la porte des habitations isolées, et maudissant les prophéties de l'astrologue.

Enfin, il avait atteint les limites de la province, et se croyait sauvé; le nom de Melchior retentit à ses oreilles. Il se retourne; c'était un de ses compagnons de traversée, un soldat castillan qui faisait partie des forces que Cortez dirigeait

sur Tlascalala. Zacatl fuit épouvanté. Léger à la course, sans regarder derrière lui, il s'élançe du côté où le sol montueux et tourmenté lui donnait l'espoir d'échapper plus facilement aux regards. Sans modérer son essor, long-temps il continue de franchir le terrain qui s'élève de plus en plus. Exlénué de fatigue et de chaleur, il s'arrête, il écoute. . . met l'oreille contre terre. Aucun bruit ne se fait entendre. . . Cependant est-il prudent de retourner vers la plaine ? non.

Après avoir pris quelque repos, il poursuit sa route. Le jour disparaît, la faim le tourmente, un vent froid le glace. Il se couche sous une espèce de chêne dont le fruit amer devient sa seule nourriture. Le lendemain plusieurs gorges profondes s'offrent devant ses pas. Il pénètre au hasard entre deux rangs de rochers basaltiques, et marche tout le jour, ne trouvant plus autour de lui d'autre végétation que celle des sapins, qui montraient çà et là leurs cimes noires et échevelées. Il était dans un embranchement des montagnes qui reçurent depuis le nom de Cordillères. Le vent continuait de souffler avec violence. Désespérant de trouver sa subsistance au milieu de ces roches sauvages, et craignant qu'il ne lui faille marcher long-temps encore avant que d'atteindre à l'un des versans de la montagne, il se décide enfin à redescendre. Mais à peine sa résolution est prise qu'un bruit confus vient l'alarmer. Il croit entendre vaguement monter vers lui les aboiemens d'un chien se mêlant aux articulations de la voix humaine. A San Iago il avait été frappé des récits sur ces meutes terribles que Jean Ponce dressait à découvrir et à dévorer les insulaires de Porto-Rico. Il ne doute plus que les Espagnols ne scient sur ses traces, et que les lévriers altérés de sang ne leur aient servi d'auxiliaires pour découvrir sa retraite. Redoublant de célérité, il rassemble ce qui lui reste de forces, franchit les ravins, les rochers, et arrive à l'endroit où la gorge rocailleuse se termine en s'aplatisant.

Mais là seulement il entrevoit toute l'imminence du péril qui le menace. Le sommet de la montagne, divisé en deux parties, ne laisse pour communiquer de l'une à l'autre qu'une crête unie, étroite et longue, qui semble les joindre comme une muraille construite entre deux fortes tours. Zacatl s'avance au bord du premier plateau. A sa gauche, dans un lointain immense que lui laisse découvrir le déchirement simultané de la chaîne des Cordillères, il entrevoit la mer, la mer incommensurable, muette, immobile; à sa droite, il n'aperçoit que des précipices dont son œil ne peut sonder la profondeur, et au milieu des pointes de rochers. Au-dessus de sa tête, les montagnes supérieures, semblant le placer lui-même au centre de l'abîme, élancent dans les nuages leurs cimes,

prodigieuses, couvertes de neiges éternelles. Sa vue se trouble, des vertiges le font chanceler, tout paraît tournoyer autour de lui. Il s'accroupit, ses mains cherchent le sol, qu'il croit sentir trembler sous les efforts du vent ; mais ce vent lui apporte en même temps des cris, des sons de voix plus distincts. Il faut traverser le pont, parvenir au grand plateau. C'est le seul moyen de salut qui reste au pauvre fugitif. Quel insensé l'osera franchir après lui, si sa vie n'est point attachée au succès de cette témérité. Zacatl s'arme de résolution, il invoque tous les dieux du Mexique, car le moment du péril le ramène à sa première, à sa véritable croyance ; il se traîne sur les genoux, sur ses mains, atteint l'étroit sentier suspendu dans les airs ; il rampe, il avance ; il va toucher au second plateau, lorsque sur ce ruban de terre dont la largeur est de quatre pieds au plus, devant lui, sous son haleine, un énorme serpent se présente. Son corps, tacheté de jaune, barre la chaussée sur les flancs, de laquelle pendent ses extrémités. A son aspect seul, Zacatl croit éprouver déjà les étreintes de ses nœuds et les gonflemens du poison. Il fait un mouvement en arrière. Les aboiemens résonnent à son oreille, plus clairs, plus rapprochés. Guidé par son instinct féroce, le chien a découvert sa proie, il a franchi le premier plateau. Zacatl entend jusqu'au bruit de sa course. Devant, derrière lui la mort ! à ses côtés, l'abîme ! Il reste comme encadré entre quatre supplices. Sa pensée se trouble et s'éteint. Une faible lueur d'espérance la ranime. Il se lève pour franchir le dos du reptile. . . . L'éblouissement le saisit, une raffale de vent le renverse ; il tombe, et les lambeaux de son corps fussent seuls parvenus au fond du gouffre, si, dans sa chute, par un mouvement machinal, sa main n'avait saisi une sorte racine qui saillissait du rocher. C'est de là, suspendu dans les airs, qu'il entendit le chien de Castille haleter et fureter le long de la crête. Réveillé par lui, le serpent glissa sur la pente rapide du précipice, et se réfugia dans une ouverture de la montagne, située sous les pieds de Zacatl, qui, pâle, les cheveux hérissés, les membres roidis, sentait son bras se détendre et ses forces faillir.

Le bruit avait cessé au-dessus de lui ; il essaya de trouver un point d'appui, et, s'aidant des inégalités de la paroi, se cramponnant aux broussailles, aux angles du roc, il parvint à tourner la chaussée, et se trouva enfin sur le second plateau.

Penétre d'un sentiment religieux, après avoir échappé à un si grand péril, avec quelle onction il remercia les dieux du Mexique, de la protection qu'ils lui avaient accordée ! il jura d'oublier désormais les espérances menteuses qu'avait fait naître dans son cœur le vain savoir des hommes d'Europe.

Jean de Milan à ses yeux n'était plus qu'un imposteur; ainsi juge le vulgaire, qui tente d'interpréter avec ses fausses idées les paroles de la sagesse.

Zacatl n'avait qu'à suivre l'escarpement de la route; il apaisa la soif qui le brûlait, avec l'eau contenue entre les feuilles serrées et évasées du pin des Cordillères; il marcha toute la nuit, suivant toujours la pente des sentiers, et quand vint le jour naissant, son cœur battit de joie en apercevant au loin la verdure vive et luisante de l'agouacate et du sapotillier, et les festons de la grenadille grimpante. Sa faim, qui avait cédé jusque-là à des émotions violentes, se réveilla tout à coup à la vue de ces fruits si doux, si savoureux; et plus il avançait, plus le pays développait devant lui la richesse de sa végétation et la variété de ses sites. C'étaient, sous ses pieds, des plaines couvertes de maïs, puis un beau lac dont les bords échan-crés s'allongeaient entre les coudes de la montagne; puis, à l'autre extrémité, des forêts de cédrels et de liquidambers. Il entendait, il voyait autour de lui cette foule diaprée de perroquets jaseurs, de tigrillos dont le chant est si doux, et ces colibris nains, au plumage éblouissant, qui vivent dans les fleurs, et semblent être eux-mêmes des fleurs qui volent. Fatigue, souffrances, dangers, désirs ambitieux, tout s'était effacé de l'esprit de Zacatl. Redevenu l'enfant insouciant du Mexique, il marchait libre et joyeux, respirant les parfums du matin, souriant aux arbres, aux rochers, aux oiseaux qui chantaient sur son passage. Qu'il aimait son pays alors, et qu'il le préférerait à toutes les merveilles de San Jago!

Comme il approchait de ces fruits qu'il avait convoités, il vit assis à l'ombre, un vieillard qu'aux riches ornemens d'or et de pierreries incrustés dans ses oreilles, ses lèvres et son menton, il reconnut être un des habitans opulents de la contrée. Un léger tissu de coton lui couvrait les épaules, et des plumages variés, retenus par un réseau d'écaillés de poison, composaient le reste de sa parure. Deux esclaves se tenaient près de lui pour en éloigner les insectes qui l'importunaient, et l'aider dans sa marche. Ce vieillard se nommait Rhaomazi. Il était de sang noble, avait long-temps vécu à la cour du prédécesseur de Montézuma; et, depuis dix ans, retiré au milieu des riches domaines qu'il tenait de ses ancêtres et de la générosité des souverains du Mexique, sans famille, sans enfans, il passait ses jours dans un doux repos et dans des pratiques de religion.

Dès qu'il aperçut le jeune voyageur, il députa vers lui un des serviteurs qui l'accompagnaient: " Qui t'amène dans notre vallée, dit-il à Zacatl? es-tu fils d'un de mes vassaux, et viens-tu de faire la guerre vers nos provinces éloignées? Les

noms des pères sont restés dans ma mémoire, mais les traits mêmes des enfans s'en échappent sans cesse. Tu peux répondre.

— Je suis né dans l'Yucatan ; des malheurs m'en ont éloigné ; j'ai marché long-temps ; il m'a fallu trois journées pour franchir ces hauteurs arides, et j'ai faim.

— Ma maison, répondit le vieillard, est devant toi, sur les bords du lac. Ouvre la porte en nommant Rhaomazi ; tu seras accueilli. Je ne refuse point au voyageur trois jours d'hospitalité : que les dieux m'en tiennent compte, car mes enfans jamais n'iront frapper à la porte des tiens.

Une jeune fille faisait les honneurs de l'habitation du vieillard ; elle surveillait les domestiques, recevait les étrangers, entretenait l'ordre et la propreté partout. Axa était jolie, selon les idées que ses compatriotes avaient de la beauté. Ses yeux étaient grands, son nez large et aplati, son front bas et sa chevelure noire. C'est elle qui conduisit Zacatl à la chambre qu'il devait occuper. Il y trouva une natte pour se reposer, des sacs remplis de feuilles de palmier pour s'asseoir. Elle revint ensuite étaler devant lui de la pâte de maïs, des oiseaux cuits sur les charbons, et ces fruits du sapotillier et de la grenadille qui l'avaient tant séduit d'abord. Mais une fois encore sa faim semblait s'être calmée. Il regardait la jeune fille, et trouvait de plus en plus agréable le pays qu'elle habitait.

Rapidement s'écoulèrent les deux premiers jours. Vers le milieu du troisième, le vieillard le fit appeler. On plaça devant eux des pipes et une liqueur composée de cacao, de vanille et de roucou ; car le tabac et le chocolat étaient déjà en usage parmi les Mexicains ; et c'est de toutes leurs conquêtes celle que les Espagnols conserveront le plus long-temps. — Que prétends-tu faire maintenant, dit Rhaomazi à Zacatl, et vers quelle ville tes pas vont-ils se diriger ?

— Je l'ignore, répondit le jeune homme ; le hasard seul m'amena à ta porte, je me laisserai guider encore par le hasard. Puisse-t-il me donner un nouvel hôte aussi respectable que toi !

— Ecoute : je te crois l'âme pure, le bras vigoureux, et l'œil vigilant. Je t'ai vu, pour aider mes serviteurs dans leurs travaux, implorer les ordres d'Axa. Celui qui cherche à payer son hospitalité par ses bons efforts, celui-là me plaît, et, si tel est ton désir, tu resteras avec moi." Zacatl s'inclina. Tu seras chargé de la garde et de l'entretien du chinampas."

(La fin au N^o. prochain.)

EXTRAITS ANECDOTIQUES D'UN DICTIONNAIRE MODERNE.

Acteur.—Le KAIN fut trouvé un jour chassant sur les plaisirs d'un grand seigneur. Le garde l'aborde, et lui demande "de quel droit il venait chasser en ce lieu.—De quel droit ? dites-vous ?

Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins

A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Ah ! c'est autre chose ; excusez, monsieur, dit le garde, je ne savais pas cela."

Bizarrie.—Un Anglais, nommé ARNOTT, homme d'esprit et de génie, était du caractère le plus bizarre possible. Il épousa sa cuisinière, parce qu'elle accommodait bien les entre-côtes. Il n'y avait pas de sonnettes dans sa maison, et quand il avait besoin de ses domestiques, il tirait un coup de pistolet. Il fit perdre l'esprit à un charpentier très pieux, en le forçant de raccommoder un escabeau qu'il lui dit avoir été fait par Jésus-Christ, chez St. Joseph.

Chat.—Le 20 Mars 1815, au soir, à peine rentré aux Tuileries, des employés attachés à la personne de Louis XVIII, vinrent offrir à BONAPARTE leurs services. "Allez, messieurs, leur dit le fugitif de l'île d'Elbe, je n'ai pas besoin d'hommes qui sont de la nature des chats : le chien fidèle suit son maître, tandis que vous autres vous êtes plutôt attachés au mur de l'édifice qu'au maître qui y demeure."

Découement.—L'armée de Mayence, attaquée à Torfou, en 1793, par CHARETTE et BONCHAMP, n'avait pu résister aux efforts des Vendéens, et se retirait, après avoir perdu ses canons, en soutenant les attaques réitérées d'un ennemi supérieur en nombre. Les républicains étaient sur le point de succomber ; leur retraite allait être coupée. KLEBER appelle le lieutenant-colonel SCHOUARDIN. "Prends une compagnie de grenadiers, lui dit-il ; arrête l'ennemi devant ce ravin ; tu te feras tuer, et tu sauveras tes camarades.—Oui, mon général, répondit Schouardin... Il fait volte-face ; arrête long-temps les Vendéens, et meurt avec les cent hommes qu'il commande.

Enfant.—Un ecclésiastique interrogeant un enfant, lui demandait : "Où est Dieu.—Je vous répondrai, dit l'enfant, quand vous m'aurez dit où il n'est pas."

Fat.—Un fat fort content de sa figure, conduisait dans une maison un jeune homme de sa connaissance, dont la physionomie peu spirituelle ne prévenait pas en sa faveur. Croyant faire une bonne plaisanterie, il dit, en le présentant à la compagnie : "Vous voulez bien que je vous présente monsieur, qui n'est pas si sot qu'il le paraît.—C'est, madames, reprit aussitôt le jeune homme, la seule différence qu'il y a entre nous deux."

Gloire.—Le maréchal de VILLEROI venait de perdre par sa faute, en 1706, la bataille de Ramillies, contre MARLBOROUGH : un des amis de madame de Villeroi, qui cherchait à la consoler, lui dit que grâce à Dieu, le maréchal et le duc de Villeroi se portaient bien. “C’est assez pour moi, répondit-elle, mais ce n’est pas assez pour eux.”

Histoire.—L’abbé de VERTOT, ayant à décrire le siège de Malte, attendait des mémoires particuliers sur ce sujet. Comme ils tardaient trop à arriver, il fit son siège d’après le peu qu’il en savait, et d’après son imagination. Les mémoires arrivèrent enfin. “J’en suis fâché, dit-il; mais mon siège est fait.”

Ivrognerie.—Parfois les ivrognes sont logiciens :

Sur le midi, sortant de la taverné,
 Certain ivrogne allait je ne sais où ;
 Mon homme tombe, et soudain on le berne,
 Bien qu’il jouât à se casser le cou.
 Quelqu’un lui dit pourtant : Ami Grégoire,
 Puisque le vin vous fait ici broncher,
 A chaque pas, vous avez tort d’en boire.
 — Non, mon ami, mais j’ai tort de marcher.

Jeu.—Une dame jouait au brelan : il se fit dans un instant beaucoup de bruit du côté des fenêtres ; chacun y courut ; la dame seule resta assez près de la table pour changer un huit qu’elle avait contre un ; neuf qui retournait ; ce qui lui faisait brelan de neuf. Un seul des joueurs s’en était aperçu, et ne dit rien. Le cercle rétabli, chacun prit son jeu : quand ce fut à la dame de parler, elle proposa un *vatout*. Le particulier qui avait vu l’escroquerie accepte. La dame montre brelan de neuf : le particulier répondit : “Grâces à Dieu, brelan carré de huit.” Cette *honnête* dame perdit soixante mille francs.

Laideur.—Un jeune homme très laid, mais qui se faisait illusion sur sa figure, se comparait un jour à un papillon : cette audacieuse présomption lui attira ce couplet malin :

Te comparer au *papillon* !
 Ah ! trop grande est la différence ;
 J’ai beau me faire illusion,
 Rien ne prête à la ressemblance.
 Où sont ses ailes, ses couleurs,
 Et le vif éclat dont il brille ?
 Pour voltiger de fleurs en fleurs,
 Il faudrait n’être plus chenille.

Mémoire.—En 1789, la reine (MARIE-ANTOINETTE) ayant fait savoir qu’elle voulait aller à la comédie française, et qu’elle désirait que mademoiselle CONTAT remplît un rôle qui n’était

pas le sien, la jeune actrice s'y mit avec zèle, et apprit 700 vers en 24 heures. Quelqu'un lui en ayant fait compliment : J'ignorais jusqu'ici, dit-elle, où était le siège de la mémoire ; je sais à présent qu'il est dans le cœur."

Noblesse.—Dans une assemblée où il y avait une comtesse qui était peut-être la femme d'Espagne la plus entêtée de noblesse, on vint annoncer la mort d'un grand seigneur espagnol. "La belle âme devant Dieu, s'écria une dame de la compagnie ; un vieux pécheur, qui depuis cinquante ans est plongé dans toutes sortes de plaisirs ; je crois qu'il va en faire bien pénitence dans l'autre monde.—" Doucement, doucement, madame, dit la comtesse, en l'interrompant ; quand il s'agit de condamner un grand de la première classe, je crois que Dieu y regarde à deux fois."

Oisif.—Le comte de MAUREPAS ayant désiré connaître RIVAROL, se le fit présenter. Ce dernier soutint dignement la réputation qui l'avait devancé chez le ministre. M. de Maurepas, dans un moment d'enthousiasme, dit : C'est honteux qu'un homme de votre mérite soit ainsi oublié ; on ne donne plus rien qu'aux oisifs. Monsieur, répliqua Rivarol, je vais à l'instant me faire inscrire sur la liste ; dans peu je serai un personnage."

Persécution.—Dans ces temps peu reculés où l'on poursuivait en France les protestans comme des criminels, où les chrétiens surpassaient en barbarie les persécuteurs de l'église naissante, un ambassadeur d'Angleterre demanda à Louis XIV la liberté des protestans qui étaient aux galères à cause de leur religion. "Que dirait le roi de la Grande-Bretagne, répondit Louis XIV, si je lui demandais la liberté des prisonniers de New-Gate ? —Sire, répliqua l'ambassadeur, le roi mon maître les accorderait à votre majesté, si elle les réclamait comme ses frères."

Qualité.—Attribut des choses.
Esprit, raison, grâces, franchise, honneur,
Intégrité, grandeur d'âme et vaillance,
Il avait tout, ce superbe seigneur,
Si l'on a tout, quand on a la naissance.

Ressemblance.—Le fameux REMBRANT avait une servante extrêmement babillarde ; après avoir peint son portrait, il l'exposa à une fenêtre où elle faisait souvent de longues conversations. Les voisins prirent le tableau pour la servante même, et vinrent aussitôt dans le dessein de discourir avec elle ; mais étonnés de lui parler longtems sans qu'elle répondit un seul mot, ils trouvèrent ce silence peu naturel, et s'aperçurent enfin de leur erreur.

Secret.—Un général d'armée était en marche pour quelque expédition importante. Un officier le pria de lui dire quel était son dessein. Ce général, au lieu de lui répondre, lui demanda si, en cas qu'il le lui apprît, il n'en dirait rien à personne. L'officier lui ayant protesté que non, le général lui répondit qu'il avait aussi bien que lui le talent de savoir garder un secret. Cette sage réponse fit taire l'officier indiscret.

Sympathie.—Une dame ayant envoyé son domestique chercher quelque barbouilleur, pour mettre son plancher en couleur, ce domestique alla avertir le célèbre RIGAUD, qui, charmé de la méprise, voulut s'en amuser, et promit de se rendre à l'heure indiquée et n'y manqua pas. La dame, voyant paraître un homme de bonne mine, habillé magnifiquement, se douta du quiproquo de son domestique; elle fait des excuses à Rigaud, et le reçoit d'une manière très distinguée. L'artiste, enchanté de l'esprit et de la beauté de cette dame, demande la permission de venir quelquefois lui faire sa cour. Enfin la sympathie agit tellement entre ces deux personnes, qu'on parla bientôt de mariage, et que l'union fut des plus heureuses.

Testament.—Un vieillard fait son testament. Je donne et lègue (il soupire à ce mot) mes fiefs à Edouard.—Et votre argent, monsieur?—Mon argent? quoi! tout?—Ah! puisqu'il le faut, ajouta-t-il en pleurant, je le donne à Paul.—Et votre château, monsieur?—Pour cela, non... je ne peux m'en dessaisir; et il rend l'âme.

Vieillard.—Un homme âgé de quatre-vingt-deux ans, ayant appris la mort d'un de ses amis, qui en avait quatre-vingt-quatorze, s'écria qu'il en était bien fâché, mais qu'il n'en était pas surpris, parce que c'était un corps cacochyme et tout usé, et qu'il avait toujours pensé que cet homme ne vivrait pas.

Zèle.—Le zèle est louable, pourvu qu'il ne soit pas indiscret; car alors il fait tomber dans bien des fautes, souvent irréparables. Le comte suivant peut servir de leçon à ce sujet.

Le Quiproquo fâcheux.

Certain orateur de village
Préconisait le saint du lieu :
“ Lâches chrétiens, disait-il avec feu,
Que n'imitiez-vous le courage
Du grand saint George? assailli par la rage
De Satan, ennemi de tout bien,
Qui d'un dragon terrible avait pris la figure;
D'un coup de sabre il frappa le vaurien,
Et le fendit jusques à la ceinture.”
André Chouard, phénix des esprits lourds,
Très-attentivement écoutait ce discours.

“ Si je pouvais, disait-il en lui-même,
 Voir et vaincre le diable ! ah ! quel bonheur extrême !...
 Oui, j'irais volontiers au bout de l'univers,
 Pour assommer ce fourbe, ce pervers. ”
 Se promenant un jour dans la prairie,
 Il aperçoit un spectre féminin,
 Tel que l'on peint une furie,
 Excepté qu'il avait une faux à la main.
 Chouard, persuadé que c'est l'esprit malin,
 S'approche fièrement, et s'armant de courage :
 “ Toi, dit-il, qu'a vaincu le saint de mon village,
 Redoutable ennemi, fléau du genre humain,
 J'ai donc aujourd'hui l'avantage
 Si long-temps désiré ! je te rencontre enfin.
 Viens, avance, le ciel soutiendra ma faiblesse ;
 Je vais te voir à mes pieds abattu,
 T'a force, ta vigueur, tes ruses, ton adresse,
 Je m'en soucie autant que d'un fétu. ”
 Sur le spectre étonné notre héros s'élançe,
 Le frappe, le renverse. Il arrache sa faux
 D'entre ses mains, malgré sa résistance,
 Et se dispose à lui briser les os.
 Les moissonneurs du voisinage
 Apperçant alors le spectre qu'on outrage,
 Se rassemblent fort à propos.
 Et courent sus au vaillant personnage.
 On arrête Chouard. “ Eh quoi ! messieurs, dit-il,
 Y pensez-vous, vous, protégez le diable !
 — C'est ma servante, misérable, ”
 Lui dit Jean d'un ton peu civil.
 On saisit le héros, on le traîne en justice.
 Si la vieille eût eu la malice
 De mourir après tant de coups,
 La corde cût été le supplice
 D'André Chouard. Mais son sort fut plus doux.
 Tant au chirurgien, pour panser les blessures :
 Tant à Jean le fermier pour calmer ses murmures :
 Tant à la vieille femme, et tant au médecin.
 Cela payé, le saint George fut quitte.
 On assure que dans la suite,
 Il ne désira plus de voir l'esprit malin.
 Tirons de ce récit une double morale.
 Le zèle est bon, mais s'il est indiscret,
 Il fait commettre, en public, en secret
 Plus d'une faute capitale.

LOUIS XI ET FRANÇOIS DE PAULE.

SCÈNE HISTORIQUE EN VERS (1483.)

(UNE chambre du Plessis les-Tours.—Le roi est étendu tout habillé sur un lit.—Dès qu'il voit entrer le saint, il se lève à moitié.)

LOUIS.

Mon père, vous voilà ! Maintenant je suis fort ;
Car vous êtes celui qui sauvez de la mort.

SAINT FRANÇOIS.

Vous vous trompez, mon fils ; moi, je ne suis qu'un homme,
Un serviteur de Dieu...

LOUIS, avec empressement.

Quoi ! partout on renomme

Vos célestes vertus, votre pouvoir divin ;
On dit que vous changez les arrêts du destin,
Qu'en adressant au ciel un mot, une prière,
Aux morts dans les tombeaux vous rendez la lumière
Comme autrefois Jésus...

SAINT FRANÇOIS.

Mon fils, vous me tentez.

Moi changer le destin !

LOUIS, suppliant.

Ah ! mon père !

SAINT FRANÇOIS.

E'coutez :

Je suis un solitaire humble et priant sans cesse ;
Je vis au sein de Dieu, tranquille ; et ma vieillesse
Touche, pleine d'espoir, au terme désiré.
Celui que j'ai servi m'a parfois inspiré ;
Des hommes je calmai les peines, la souffrance,
Il est vrai, mais alors de sa toute-puissance
Je n'étais qu'un ressort dirigé par lui seul.

LOUIS.

La mort est là, mon père, agitant un linceul.
Pitié ! pitié !

SAINT FRANÇOIS.

Mon fils, recommandez votre âme
A Dieu le roi des rois, ainsi qu'à Notre-Dame...

LOUIS, se jetant aux pieds du saint.

Ah ! mon père, voyez, j'embrasse vos genoux,
Sauvez-moi, sauvez-moi !

SAINT FRANÇOIS.

Majesté, levez-vous.

LOUIS.

Je veux...

SAINT FRANÇOIS.

Il ne sied pas à des têtes royales,
De se courber devant le froc et les sandales.

(*S'assurant auprès du roi.*)

Fils aîné de l'Eglise, et son digne soutien,
Vous désirez mourir comme un roi très-chrétien.

LOUIS, *vivement.*

Je veux vivre, mon père.

SAINT FRANÇOIS

Eh quoi ! toujours la vie !

(*Avec une ironie amère.*)

C'est un bonheur si grand et si digne d'envie !
Et Dieu, qui vous appelle et qui vous tend les bras,
Dieu le juge des rois, vous n'y songez donc pas ?
Quand à son tribunal, avec ses yeux de flamme,
Terrible, dans sa main il pèsera votre âme,
Pourrez-vous soutenir son aspect ?

LOUIS.

O terreur !

Ne dites pas cela ; grâce pour le pécheur !
Que je vive, ô mon père, encor trois...deux années...
Priez le ciel, les saints, forcez les destinées...
Employez tout, vieillard, jeûnes, aumônes, vœux,
Que je vive ! il le faut, je le veux, je le veux.

(*Suppliant.*)

Monseigneur saint François, ah ! je vous en supplie !

SAINT FRANÇOIS.

Sire, vous m'avez fait venir de l'Italie
Pour assister votre âme à vos derniers instans ;
Je puis ouvrir le ciel aux pécheurs repentans... .

LOUIS.

Sauvez mon pauvre corps !

SAINT FRANÇOIS.

La tombe le réclame.

Pour la dernière fois, ah ! songez à votre âme..

LOUIS, *jetant sur le saint un regard flamboyant.*

La tombe ?.. Loin d'ici, va-t'en, moine imposteur,
Va-t'en ! Dieu t'a marqué d'un doigt réprobateur ;
La mort est avec toi, sur ton front chauve et blême,
Dans ta bouche d'airain qui lance l'anathème :
Va-t'en, spectre maudit ; tu voudrais mon trépas ;
Mais Dieu veille à mes jours, et je ne mourrai pas.

(*Epuisé par la douleur, il garde un moment le silence.*)

Je souffre horriblement... Ah ! tout mon corps frissonne.

(*Appelant.*)

Olivier... Olivier... Tristan... Eh quoi ! personne...
Te voilà donc, Louis, prince très-glorieux,

Louis XI et François de Paule.

Te voilà, sur ton lit gisant comme un lépreux,
Abandonné de tous... Pas un valet, un page,
Pour sécher la sueur qui baigne ton visage!

(Il laisse tomber sa tête sur sa poitrine.)

SAINT FRANÇOIS, s'approchant du roi et lui essuyant le front.

Mon fils, vous n'êtes pas de tous abandonné.

LOUIS, relevant sa tête et ouvrant ses yeux.

L'ermite!... ah! c'est un saint, car il m'a pardonné.

Et moi, je le chassais...

(Il tend ses bras à l'ermite.)

Oh, restez, mon bon père,
Restez, ange du ciel descendu sur la terre,
De Dieu vous pouvez seul désarmer la rigueur,
Et rendre à cette chair la santé, la vigueur...

Saint vieillard, approchez de mes lèvres tremblantes
Ce chapelet béni, ces reliques puissantes,
Qui sauvent de la mort le pécheur aux abois:

(Il baise avec transport le crucifix que l'ermite lui a donné.)

Il me semble renaître en baisant cette croix!...

O signe glorieux, vénérables images,

Parlez au roi Louis — Faut-il croire les mages?

Ils m'ont dit: "Tu vivras."

(Dans une crise.)

Damnation, enfer!

(S'agitant sur son lit.)

Oh! la mort me tenaille avec sa main de fer!

(Rejetant la croix et les médailles.)

Vous m'avez répondu, Je connais ma sentence.

Rien ne peut me sauver, ni vœux, ni pénitence.

Je vais aller dormir où dorment mes aïeux,

Où viendront me rejoindre à leur tour mes neveux.

Mon sépulcre est ouvert sous les ogives sombres;

Encor quelques instans, je serai roi des ombres.

(Regardant sa couronne posée sur une petite table à côté de lui.)

O ma belle couronne, il faut donc te quitter!

Si je pouvais là-bas avec moi t'emporter.....

Mais tu n'es qu'un dépôt, un dépôt qu'on doit rendre

Au seigneur suzerain, dès qu'il veut le reprendre:

(Immobile, et les yeux toujours fixés sur sa couronne, il reste un instant sans parler, puis il reprend;)

Combien tu m'as coûté, toi dont chaque fleuron

Mé vaut le sang d'un frère ou celui d'un baron.

Ah! pour toi que de maux, de labeurs et de peines

Ont blanchi mes cheveux, ont desséché mes veines!

Quels soupçons, quels remords ont torturé mon cœur !
 Car pour régner en roi, pour abattre en vainqueur
 Tant d'orgueilleux félons sans frein et sans vergogne,
 Ces Louis d'Armagnac, ces Charles de Bourgogne,
 Qui portaient le désordre et la guerre en tout lieu,
 Et qui se nommaient ducs par la grâce de Dieu.
 J'ai forfait ; j'ai commis doles, meurtres et parjures ;
 Comme le roi Saül, je suis plein de souillures,
 De crimes ; j'ai tiré le glaive du fourreau,
 Non pas en chevalier, en preux, mais en bourreau,
 Pour répandre du sang, pour abattre des têtes.
 Les supplices, l'effroi signalèrent mes fêtes ;
 Malheur à moi, malheur ! Mon père m'a maudit...
 Mon frère...empoisonné...par moi. ..Dieu ! qu'ai-je dit !...

(Se retournant vers l'ermite qui prie, et sur lequel il jette un regard de défiance.)

Ah ! ne me croyez pas...J'étais dans le délire...

(L'ermite se retourne.)

Pourquoi me regarder ? Que cherchez-vous à lire
 Dans mes yeux, ô vieillard ? Suis-je un roi criminel ?
 Je me suis dépouillé pour enrichir l'autel ;
 J'ai fondé six couvens, et bâti vingt églises ;
 Le plus riche butin fait dans les villes prises
 De mes royales mains fut souvent partagé
 Entre les indigens et messieurs du clergé.

(D'un ton patelin.)

Oh ! bien grande est ma foi dans les saintes reliques ;
 Bien forte est ma croyance aux paroles bibliques.

SAINT FRANÇOIS.

Croire ne suffit pas. . .

Mon père, j'ai prié.

Devant le crucifix que de fois j'ai crié :

“ O monseigneur Jésus, veuillez me faire grâce !

“ Et dans le paradis m'accorder une place.

“ Je suis un bon chrétien, craignant beaucoup l'enfer.”

Et puis, dans les transports d'un repentir amer,

Je me frappais le sein, et je brûlais un cierge

En demandant pardon à madame la Vierge.

SAINT FRANÇOIS.

Vous allez voir ce Dieu que vous avez cherché,

Mon fils...

LOUIS, avec anxiété.

Déjà le voir ! ..oh ! j'ai beaucoup péché !
 Si j'obtenais encor quelques jours d'existence,
 Je ferais une longue et rude pénitence.

C'est-là mon seul désir, j'en jure par saint Leu ;
Dites-le bien, mon père, au Seigneur notre Dieu...

SAINT FRANÇOIS.

Mon fils, il est trop tard.

(*Prend la main du roi.*)

Votre main est glacée !...

Il faut mourir...

LOUIS, *avec désespoir.*

Mourir ! .. Oh ! l'horrible pensée !

Mourir !...

SAINT FRANÇOIS.

Dites, mon fils, votre *Confiteor*...

LOUIS.

Mon père, vous aussi, priez, priez encor.

(*Le roi et le saint prient quelque temps ensemble.*)

FRANÇOIS. *Il se rapproche du roi et dit :*

Elevez-vous à Dieu...

LOUIS.

Que je souffre, ô mon père !

SAINT FRANÇOIS.

Votre âme va quitter sa dépouille grossière.

LOUIS, *baisant la Notre-Dame de plomb de son bonnet.*

Bonne dame d'Embrun, monseigneur saint Denis,

Ne m'abandonnez pas !

D'une voix calme et résignée :

Qu'on appelle mon fils !

(A. ROBERT, élève de rhétorique au collège royal de Henri IV.)

ACADEMIE DES SCIENCES.

M. DUREAU DE LAMALLE lit un mémoire sur le papyrus égyptien, sicilien, italien, et la fabrication du papier chez les anciens. M. de Lamalle a eu pour but de donner dans ce travail, 1^o. l'explication du texte jusqu'ici mal entendu des huit premiers chapitres du 13^e livre de PLINE; 2^o. la connaissance précise d'une branche d'industrie très importante en Egypte et à Rome; 3^o. l'établissement de quelques faits intéressants pour l'histoire de la diplomatie; 4^o. la découverte faite par M. CHAMPOLLION jeune, de plusieurs papyrus égyptiens datés et écrits 1372. et 1571 ans avant J. C., rapprochée des passages de l'*Exode*, qui nous montrent le papyrus cultivé en Egypte, de ceux de SANCHONIATON et des livres égyptiens cités par PLATON, qui font remonter à TAUTH l'invention de l'écriture et de la fabrication du papier, des passages d'HOMERE, qui montrent le papyrus apporté d'E-

gypte à Ithaque pour en faire des cordages, et l'écriture employée sur des tablettes ; tous ces rapprochemens tirés d'auteurs si anciens, qui n'avaient point été faits jusqu'ici, donnent une grande probabilité à cette opinion déjà émise par plusieurs bons esprits, mais sans être appuyée par des preuves assez convaincantes, que l'usage de l'écriture et du papier, employé en Egypte des 1372, a passé chez les Grecs au moins dès le 9e ou 10e siècle avant J. C. ; que les hommes instruits se sont servis de ce moyen pour transmettre leurs pensées ; enfin, que les fragmens conservés chez les auteurs grecs des anciennes histoires de la Chaldée, de la Perse et de l'Inde, sont extraits de livres écrits, et non de traditions orales, ce qui doit donner à ces faits un plus haut degré de certitude historique ; 5°. la monographie exacte du papyrus et de la fabrication du papier a conduit à ces résultats généraux, si importants pour l'histoire. Ce travail doit contribuer à détruire la croyance en ce paradoxe que les Grecs n'ont commencé à écrire que 600 ans avant J. C., paradoxe qui n'a pas peu contribué à fausser nos idées sur l'état de la civilisation de l'Asie antérieurement aux faits historiques.

ANCIENNE GRANDEUR DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

Cette région, qui est maintenant couverte d'épaisses ténèbres, et si en arrière dans les arts et les perfectionnemens qui exaltent et ornent la nature humaine, avait anciennement devancé toutes les autres nations dans ces mêmes particularités. Cette région comprenait l'Egypte et Carthage, qui, comme premiers sièges du gouvernement et du commerce, faisaient l'admiration du monde primitif. Dans les siècles des patriarches, lorsque l'histoire sacrée représente les plaines de la Mesopotamie, la scène des futurs empires de Babylone et d'Assyrie, comme une vaste commune ouverte, l'Egypte paraît organisée régulièrement, et formant un grand et puissant royaume ; et quand la Grèce était sous le joug tumultueux d'une multitude de petits chefs, HOMÈRE célèbre déjà les cent portes de Thèbes, et les puissans bataillons qui en sortaient préparés au combat. L'Egypte fut encore illustre chez les anciens comme ayant produit les premiers élémens des arts et des connaissances abstraites ; la première approximation de l'écriture alphabétique par les emblèmes hiéroglyphiques ; les premiers grands ouvrages de sculpture, de peinture et d'architecture ; et les voyageurs modernes trouvent encore ce pays couvert de monumens magnifiques, érigés à une époque où la plus faible lueur de la science n'avait pas encore éclairé les régions de l'Europe.

Tandis que l'Égypte excellait ainsi dans les arts et les sciences, Carthage l'emportait aussi par le commerce et les richesses qu'il procure : elle s'éleva par ce moyen à un tel degré de puissance, qu'elle fut longtemps en état de tenir en suspens entre elle et Rome la balance de l'empire universel. Dans cette grande lutte, Carthage succomba au milieu de l'éclat d'une gloire expirante, tandis que l'Égypte, après avoir passé par plusieurs siècles de splendeur et de servitude alternative, fut aussi comprise enfin dans les immenses domaines de Rome. Cependant, quoique toute l'Afrique Septentrionale fût ainsi devenue une province du monde romain, c'était encore une région opulente et éclairée, pouvant, comme d'autres, se faire honneur de ses sages, de ses saints et de ses pères de l'église, et montrant Alexandrie et Carthage allant de pair avec les plus grandes villes de l'empire.

Cabinet History of Adventures, &c. in Africa.

CURIOSITÉS VÉGÉTALES DANS L'ILE DE CUBA.

RIEN n'est plus commun que de voir le bahouca, (bejuco), ou des vignes de diverses espèces, courant avec profusion, sur les arbres, grands et petits, de la forêt. Plusieurs de ces plantes vigneuses commencent leur croissance et fixent leurs racines au sommet d'un arbre, et courent de là en descendant pour fixer d'autres racines dans la terre. On les voit quelquefois pendre, et se balancer dans l'air, sans que rien les attache au sol. J'ai vu une vigne de la grosseur de mon doigt, qui avait ainsi pris racine au sommet d'un arbre, et descendait jusqu'à deux verges de terre, laissant pendre une douzaine de filamens, qui devaient sans doute se fixer dans le sol pour s'y enraciner, mais qui n'avaient pu encore y atteindre. On voit partout de ces vignes, dans les bois, où elles forment des figures ou arrangements symétriques, en cercles, &c. qui seraient un ornement dans les jardins du meilleur goût. Mais, de tous les spectacles le plus amusant, et celui qui se peut voir le plus constamment, c'est l'*Écossais embrassant le Créole*, comme s'expriment les insulaires. Cela se voit souvent sur les plus hauts arbres des forêts, particulièrement sur le ceyba. Le bahouca descend de la cime de l'arbre, puis s'élève de la surface du sol, entortillant le tronc et les branches, et ayant l'apparence d'un énorme serpent qui étreint et dévore un proie. L'effet est toujours le même. Le Créole, ou l'arbre original, est suffoqué par l'embrassement du parasite. Il commence à dépérir, se pourrit, tombe par morceaux, devient un vrai

squelette, et disparaît finalement, laissant le bahooca, changé de vigne en arbre, en pleine possession du terrain. Le tronc de l'arbre meurtrier est, près du sol, irrégulier et ouvert, mais sain et vigoureux, et ses branches ont quelquefois de deux à trois pieds et demi de diamètre. Près de terre, j'ai mesuré un espace de six à sept pieds entre les parties séparées du tronc de l'arbre usurpateur. A vingt ou trente pieds du terrain, ces parties s'unissent en un seul tronc solide, et envoient des branches de deux pieds de diamètre. La feuille du nouvel arbre n'est pas toujours la même ; mais lorsqu'on en coupe les bords, il en sort toujours une sève laiteuse.

Letters from Cuba.

ECONOMIE RURALE.

Extrait sur la Culture et les Usages du Sarrasin.

On peut considérer l'utilité du sarrasin sous trois points de vue différents : la graine, comme nourriture de l'homme, des bestiaux et de la volaille ; la plante verte, comme fourrage et comme bon engrais pour les terres, lorsqu'on l'y fait enfouir par la charrue ; enfin, cette même plante, comme ayant la propriété de purger les terres des mauvaises herbes ; on ne la sème souvent qu'à cet effet dans celles qui en sont infectées. Alors on doit les labourer en automne ; on ramasse ensuite le chiendent par tas pour le brûler, on herse au printemps, et l'on sème le sarrasin les premiers jours de juin. Si on le semait plutôt, il fleurirait à l'époque de la plus grande chaleur, qui le brûlerait et priverait le cultivateur de la récolte des grains ; cette plante est d'ailleurs si tendre et si délicate, que les gelées blanches du mois de Mai ne manqueraient pas de la faire périr. En ne confiant la semence à la terre que dans les premiers jours de Juin, la plante sera en fleurs dans le courant de Juillet, saison où elle pourra servir utilement en fourrage.

Il faut semer le sarrasin, autant qu'il est possible, par un temps humide ; il levera au bout de cinq à six jours, et étouffera les mauvaises herbes par une croissance rapide. Si on le laisse mûrir sur pied, on doit saisir le moment de la récolte, le laisser achever de sécher sur place après qu'il aura été coupé, et ne pas le tenir renfermé lorsqu'on l'aura amené à la ferme, parce qu'il s'échauffe aisément ; on le met dans un lieu aéré jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec ; alors on le fait battre comme le blé.

Le sarrasin donne de la belle farine et en assez grande quantité ; elle ressemble à celle de froment, et l'on en fait du pain. En Allemagne, on en fabrique le plus souvent de la

semoule qu'on apprête de différentes manières, et dont l'usage est très-sain ; les hommes qui sont habitués à manger du *sarrasin* sont forts et vigoureux ; il y a des contrées où l'on en mange trois fois par jours. Il fournit aussi de bonne eau-de-vie, et l'on s'en sert à Dantzick pour ces liqueurs qui sont si estimées. Il y a même des distillateurs de Londres, qui l'achètent au prix de l'orge. A Yorkshire, à Norfolk, on l'estime beaucoup pour engraisser promptement les porcs, ainsi que la volaille. On le mêle avec de l'avoine pour les porcs, mais il faut avoir l'attention de n'en pas donner une trop grande quantité à ces animaux jeunes, car il leur cause une sorte d'ivresse, surtout au commencement.

Le lard des porcs qui ont été nourris de *sarrasin* n'est pas à la vérité fort gras, et il est mou ; mais on peut remédier à ces inconvéniens en donnant aux porcs de l'orge et des pois, huit ou quinze jours avant que de les tuer.

Lorsqu'on a des terres trop éloignées, et que le transport des engrais devient coûteux, on peut les ensemercer en *sarrasin*. Lorsqu'il est en fleurs, on le laboure, et on peut ensuite y semer du froment ou tout autre grain sans autre préparation, car la terre se maintient très-meuble, de sorte qu'il suffit d'y faire passer la hersc. Les bestiaux aiment beaucoup le *sarrasin* en vert ; c'est une excellente nourriture, excepté pour les moutons. On le fauche lorsqu'il est à demi-fleuri et qu'il n'est point couvert d'humidité, afin de prévenir l'enflure du bétail. Ce fourrage donne beaucoup de lait aux vaches ; on peut faire entrer les porcs dans l'étable, après en avoir fait sortir les vaches, afin qu'ils ramassent ce que les vaches ont laissé.

Réflexions sur les Prairies Naturelles, et exposition d'un Procédé à mettre en usage pour augmenter considérablement la qualité du foin ; par M. BARENTIN DE MONTCHAL.

Ce mémoire intéressant a été lu à une séance publique de la société libre d'agriculture, sciences et arts de Provins ; et ce que nous allons en rapporter, est extrait du compte qu'ont rendu de cet écrit les commissaires de la même société. M. Montchal est l'auteur du *Traité sur les Haras* que nous annonçâmes avec éloge le mois d'Octobre dernier.

Les agriculteurs véritablement éclairés sur leurs intérêts, dit M. de Montchal, doivent savoir que la prospérité du cultivateur dépend du grand nombre de bestiaux de toute espèce qu'il peut élever et entretenir, puisque c'est le seul moyen de rendre à la terre, par les fumiers, les sucs nourriciers que chaque récolte lui enlève.

Afin donc de pourvoir efficacement à la reproduction et à l'entretien de ces animaux, on ne peut trop s'occuper journellement à bonifier les prairies, par l'engrais, l'irrigation, les fossés, la destruction des tamps, et autres procédés indiqués par les agronomes.

Mais presque tous les propriétaires de nos cantons ont malheureusement négligé jusqu'à ce jour d'écartier des prairies les plantes nuisibles, soit celles qui, par le peu de hauteur de leurs tiges, occupent une place destinée à celle d'un meilleur produit, soit celles qui, par la largeur de leurs feuilles, la grosseur de leurs tiges et l'étendue de leurs racines, étouffent celles de bonne qualité qui les entourent ; soit enfin celles qui ne contiennent que des sucs vénéneux.

A tous ces soins indispensables pour obtenir le meilleur fourrage et le plus abondant, on pourrait, je pense, en joindre un nouveau qui, bien administré, ne peut manquer d'augmenter considérablement la qualité et la quantité du foin, produit essentiel dans lequel réside le principe de la richesse de l'agriculture.

Il est généralement reconnu que l'herbe destinée à faire le fourrage sec, doit être récoltée lorsque les plantes qui le composent sont en pleine fleur, et avant la formation des graines, parce que c'est le moment où ces plantes ont le plus de saveur et qu'elles sont plus disposées à la conserver et à donner au foin une odeur agréable.

Or, dans le nombre de vingt espèces environ de plantes de bonne qualité, qui se trouvent dans une prairie, les unes fleurissent en Mai, d'autres en Juin, d'autres en Juillet, et les autres seulement au mois d'Août ; et toutes sont coupées du 20 Juin au 15 Juillet, qui est le temps fixé dans notre pays pour la fanchaison.

Qu'en résulte-t-il ? Qu'on coupe, avec une petite quantité d'herbe qui seule est au véritable point de maturité que nous avons indiqué, une bien plus grande quantité d'herbes qui sont déjà desséchées, ou qui n'ont pas encore reçu leur entier accroissement.

De là il résulte encore qu'un cheval qui a besoin d'une botte de 10 livres de foin et auquel on la donne, ne profite réellement que des sucs nourriciers de 5, 6 ou 7 livres, et qu'il dépérit faute d'une nourriture suffisante.

C'est encore un inconvénient plus grave de donner aux chevaux ou autres animaux, de ce fourrage à volonté ; ils se remplissent et se gonflent le corps d'alimens peu substantiels, dont la digestion est pénible et qui leur occasionne souvent de violentes coliques.

Si le défaut seul d'une exacte maturité dans les plantes d'une

bonne nature, peut produire les accidens dont je viens de parler, quels seront donc les maux qui proviendront des fourrages d'une prairie où les mauvaises plantes surpassent les bonnes en grande quantité ?

Dix livres de ce prétendu foin en contiennent au plus deux ou trois ; et des maladies graves et souvent mortelles sont la suite et l'effet de cette mauvaise nourriture.—*Journal Français.*

PLUIE DE SANG, NEIGE ROUGE, &c.

C'EST une chose assez remarquable que les insectes déchargent toujours quelque matière lorsqu'ils sortent de l'état d'enfance ou d'inertie ; et il importe d'observer que la matière dont se déchargent alors plusieurs espèces de papillons est de couleur rouge, tandis que celle de plusieurs espèces de tignes est de couleur orangée ou blanchâtre. On aurait de la peine à s'imaginer que ce fait eût pu être un objet de terreur superstitieuse ; il n'en est pas moins vrai qu'il l'est devenu en plus d'une occasion. MOUFFET rapporte, d'après SLEIDAN, qu'en l'année 1558, il parut dans une grande partie de l'Allemagne une multitude prodigieuse de papillons qui aspersèrent les plantes, les feuilles, les toits, les habits et les hommes, de petites taches rouges ressemblant à des gouttes de sang. Plusieurs historiens ont fait mention de pluies de sang, et les ont rangées au nombre des prodiges qui ont effrayé les nations, comme étant le présage supposé de la destruction des villes et du renversement des empires. Vers le milieu de Juillet 1608, une de ces prétendues pluies de sang tomba dans les faubourgs d'Aix et dans un circuit de plusieurs milles à l'entour, et les murs du cimetière furent surtout empreints des gouttes de ce sang supposé. Cette occurrence aurait sans doute été notée dans l'histoire, si la ville d'Aix n'eût possédé alors dans M. PEIRESC, un philosophe qui, dans la poursuite de toutes les connaissances, n'avait pas négligé celle des insectes. Il est donc rapporté dans la vie curieuse de Peiresc écrite par GASSENDI, que vers le temps de cette prétendue pluie de sang, il avait trouvé par hasard une grosse chrysalide, qu'à cause de sa beauté il avait mise dans une boîte pour la préserver. Quelque temps après, entendant du bruit dans la boîte, il l'ouvrit, et y trouva un beau papillon, qui avait laissé sur tout le fond une teinte rouge de la même nature, en apparence, que les gouttes qu'on avait vues sur les pierres et que le peuple avait cru être du sang. Il remarqua en même temps, qu'on voyait voltiger dans les environs un nombre presque infini de papillons ; ce qui le confirma dans l'idée qu'il avait découvert la

vraie cause des pluies de sang supposées, d'autant plus qu'on n'avait pas observé de ces gouttes rouges dans le centre de la ville, où les papillons ne s'étaient pas montrés. Il remarqua aussi que ces gouttes ne se voyaient pas sur les tuiles, et qu'il s'en trouvait rarement sur le dessus des pierres, au contraire de ce qui aurait dû être, si elles étaient tombées de l'atmosphère, mais qu'elles se montraient ordinairement dans des cavités ou des parties protégées par des projections anguleuses. Lorsque Peiresc se fut assuré du fait, il s'empressa d'en faire part à des personnes instruites et curieuses, qui s'étaient fatigué l'esprit pour se rendre compte de la circonstance par des raisons tirées de loin, telle qu'une vapeur supposée qui aurait élevé dans l'air une terre rouge supposée qui aurait teint la pluie de cette couleur; opinion non moins erronée que la superstition populaire qui attribuait cette prétendue pluie de sang à la magie ou au diable même. Ceux qui seraient curieux de vérifier la découverte de Peiresc, comme on peut l'appeler, le pourraient faire aisément, en prenant une des chenilles qui se nourrissent d'ortie, et la gardant jusqu'à ce qu'elle soit changée en papillon. C'est un fait que nous avons observé en une infinité d'occasions.

C'est une probabilité curieuse et intéressante que la neige de couleur rouge foncée ou cramoisie des régions alpines et arctiques, qui a occasionné dernièrement tant de recherches scientifiques, est dûe à une cause à peu près semblable. Suivant le professeur AGARDH, la neige rouge est très commune dans toutes les contrées alpines de l'Europe; et elle est probablement de la même nature que celle qui a été apportée des régions polaires par le capitaine Ross. SAUSSURE en vit en abondance sur le mont Brevern, en Suisse, et ailleurs; RAMOND en trouva dans les Pyrénées, et SOMMERVILLE, en Norvège. En 1808, tout le pays des environs de Cadone, Belluno, et Feltri, s'est, dit-on, trouvé couvert, en une seule nuit, d'une neige couleur de rose; et l'on a observé en même temps une pluie semblable sur les montagnes de la Valteline, de Brescia, de la Carinthie et du Tyrol. Mais l'ondée de neige rouge la plus remarquable est celle qui tomba, dans la nuit du 14 au 15 Mars 1823, dans la Calabre, l'Abruzze, la Toscane, à Bologne et dans toute la chaîne des Apennins.

Après le retour du capitaine Ross de son expédition au pôle, il y a quelques années, les échantillons de la neige rouge qu'il apporta furent examinés par trois de nos observateurs les plus distingués, WOLLASTON, BAUER et Robert BROWN, qui tous furent d'avis qu'elle était d'une nature végétale, mais qui différaient d'opinion quant à ses caractères botaniques. Le Dr. Wollaston crut que c'était la semence de quelque mousse :

Mr. Brown était porté à la considérer comme une algue de la famille de la *tremella cruenta*, et Mr. Bauer y vit un mousseron du genre de l'*uredo*. Le professeur Agardh la rapporte avec Brown au dernier ordre des algues, mais comme genre distinct formant la ligne de démarcation entre le règne animal et le règne végétal. Saussure, à la vérité, trouvant que la neige rouge des Alpes répandait, lorsqu'on la faisait fondre et brûler, une odeur semblable à celle des plantes, en conclut qu'elle était d'origine végétale, et supposa qu'elle se composait de la farine de quelque plante, bien qu'il ne pût aller à la source du phénomène. Le baron WRANGEL, qui découvrit une production identique ou semblable au *protococcus nivalis* d'Agardh, croissant sur des rochers de pierre calcaire, mentionne qu'elle se détachait aisément, lorsqu'on la plaçait sous l'eau, et qu'au bout de trois jours, elle se convertissait en globules animés ressemblant aux animalcules infusoires, qui nageaient çà et là, et devenaient la proie d'autres animalcules. Le professeur NEES VON ESENBECK de Bonn, est porté à penser que les petits globules rouges dont se compose le *protococcus* sont l'état végétal de corps qui ont passé par une existence animale antécédente.

D'un autre côté, le révérend W. SCORESBY conjecture que la couleur rouge de la neige peut être attribuée à la même cause que la couleur orangée ou jaune foncée des glaces polaires, qui provient d'une multitude innombrable d'animalcules appartenant à la classe des radiés, et ressemblant au *berœ globulosa* de LAMARCK. Il est à peu près de la grosseur d'une tête d'épingle, transparent, et marqué de douze taches de petits points brunâtres, M. Scoresby estime avoir trouvé 110,592 de ces animalcules dans un pied cube d'eau de mer de couleur olivâtre.

Agardh remarque que l'on convient de toutes parts que la neige de couleur cramoisie tombe toujours de nuit; d'où il conclut qu'on ne l'a jamais vu tomber. Il pense que cette couleur est produite par la puissance vivifiante de la lumière du soleil, après que sa chaleur a fait dissoudre la neige, accompagnée de la puissance incompréhensible dans la neige blanche de produire une couleur.

RE'AUMUR dit avec beaucoup de vérité, à une autre occasion, qu'un spectateur ordinaire découvre fréquemment ce qui a échappé à l'attention des meilleurs observateurs, et c'est ce qui semble être arrivé dans le cas présent, le savant naturaliste s'étant autant écarté de la réalité que les philosophes d'Aix, en se rendant raison de la pluie de sang supposée. Mr. Thomas NICHOLSON, accompagné de deux autres messieurs, fit une excursion, le 25 Juillet 1821, à la pointe Sowallik, près de

l'île de Bashman, dans la baie du Prince Régent, à la recherche de fer météorique. " Le sommet de la hauteur, dit-il, qui forme la pointe, est couvert de grosses masses de granit, tandis que le versant qui forme une pente douce du côté de la baie était couvert de neige cramoisie. Il parut évident, au premier coup d'œil, que cette couleur était donnée à la neige par une substance reposant à sa surface. Cette substance était répandue çà et là en petites masses ressemblant à de la cochenille pulvérisée, entourée par une teinte plus légère, provenant de ce que la matière colorante était en partie dissoute et absorbée par la neige qui se fondait. Durant cet examen, nous nous aperçûmes que nos chapeaux et nos vêtements de dessus étaient imprégnés d'une substance d'une couleur rouge semblable, et un moment de réflexion nous convainquit que c'était l'excrément du petit brulôt (*little auk*; *uria*,) dont des myriades voltigeaient au-dessus de nos têtes, ayant leurs nids parmi les masses détachées du granit. L'explication de l'origine de la neige rouge se présenta aussitôt à nous, et personne ne douta que ce ne fût la véritable. La neige, sur les montagnes plus élevées que les nids de ces oiseaux était parfaitement blanche, et une ravine peu éloignée, qui était remplie de neige du fond jusqu'au sommet, présentait une blancheur uniforme.

Ce témoignage semble être aussi clair et aussi irrécusable que l'explication donnée par Peiresc des excréments des papillons à Aix. Mais, bien qu'il explique l'origine de la neige rouge des régions polaires, il n'explique pas celle de la neige rouge des Alpes, de l'Appenin, des Pyrénées, qui ne sont pas, que nous sachions, visités par le petit brulôt. La chose en doit rester là jusqu'à ce qu'elle soit éclaircie par de nouvelles observations.—*Library of entertaining Knowledge.*

LA SAISON, &c. EN CANADA.

(*Extrait d'une lettre d'un correspondant du New-England Farmer datée de Newburg, le 2 Août 1832.*)

APRÈS avoir passé deux ou trois mois à Québec, à Montréal, et dans les environs, je suis revenu jusqu'ici. Je suis parti de Québec le 23 et de Montréal, le 29 du passé. Je me suis trouvé à Québec deux ou trois semaines, à différentes fois pendant les ravages du cholera; et plus je l'ai vu et me suis trouvé là où il existe, plus je me suis convaincu que c'est une maladie peu dangereuse pour les personnes prudentes et tempérantes, et je vas sans crainte où elle règne.

Le temps, à Québec, a été pendant presque toute la saison,

accompagné de vents froids de l'Est, et la moisson est tout-à-fait arriérée : vous en pourrez juger par ce fait, que les fraises des champs ne furent mûres à Québec que le 20 juin, et celles des jardins ne l'étaient pas encore le 23 Juillet, lorsque je suis parti. Il n'a pas été apporté de pois verts sur les marchés, à Québec, avant le 20 Juin. A Montréal, néanmoins, la végétation était d'environ quinze jours en avant de celle de Québec. Ici, à Newburg, on voit au marché du blé-d'Inde en épis et des abricots mûrs. Le grand froid de l'hiver dernier n'a pas fait le moindre tort aux arbres fruitiers, depuis Hartford, par New-York, jusque près d'Albany ; car lorsque je passai par cette route, en Mai, les arbres étaient tous garnis de bourgeons, et ils sont maintenant chargés de fruits. Mais depuis Albany jusqu'à Québec, les arbres ont autant souffert que près de Boston, et même davantage en quelques endroits. Pas un arbre de l'espèce appelée pommier de Sibirie, n'a été le moins du monde endommagé à Québec, non plus qu'à Montréal ; tandis que ceux des autres espèces ont été presque détruits.

VARIÉTÉS.

Le Pin odorant (*pinus cembra*) *de la Suisse*.—C'est un des arbres les plus utiles de la Suisse : il croît, à la vérité, très lentement ; l'un de ces arbres, coupé lorsqu'il avait 19 pouces de diamètre, offrit 353 cercles concentriques. Sa crête ordinaire est d'un empan de hauteur en six ans. Le bois de cet arbre répand une odeur de parfum très agréable, et l'on en fait un grand usage pour fabriquer des ustensiles domestiques, ainsi que pour lambrisser les chambres. Un voyageur, qui visita le château de Tarasp, fut frappé, dans presque tous les appartemens, du parfum de ce bois, et il remarque comme un fait étonnant et inexplicable, que ce bois exhalait la même odeur depuis des siècles, avec la même intensité, et sans la moindre diminution de son poids. Mais ce bois possède encore une autre qualité pour le recommander ; c'est que les chambres qui en sont lambrissées ne sont jamais infestées ni des tignes ni des punaises. Ses semences sont regardées comme une friandise ; on en mange en grande quantité aux parties d'hiver, et l'on dit qu'en ces occasions, le beau sexe met à les extraire une grande dextérité, mêlée à beaucoup de gaieté et à une innocente vivacité.

Le Chardon Ecossais.—Cet ancien emblème de la bravoure écossaise, avec le motto, *nemo me impune lacessit*, est représenté de diverses espèces sur les armoiries royales, les pièces de monnaie, et les cottes d'armes ; de sorte qu'il est difficile de

dire quel est le vrai chardon original. L'origine de cet emblème national nous a été ainsi transmise par la tradition. Lorsque les Danois faisaient des excursions en Ecosse, ils regardaient ordinairement comme indigne d'eux d'attaquer leurs ennemis dans l'obscurité de la nuit, au lieu de les combattre de jour en bataille rangée. Une fois pourtant, les envahisseurs résolurent d'user de ce stratagème, et afin que le bruit de leur marche ne fût pas entendu, ils s'avancèrent nu-pieds. Les Danois s'étaient ainsi approchés de l'armée écossaise sans être aperçus, lorsque l'un d'eux mit par hasard son pied nu sur un chardon des plus piquants, et poussa instinctivement un cri de douleur, qui avertit les Ecossais de l'approche de leurs ennemis. Ils coururent aux armes, et défirent les Danois. Le chardon fut aussitôt adopté comme l'emblème de l'Ecosse.

Voiture à vapeur.—Un journal anglais contient la description d'une nouvelle voiture à vapeur, d'une construction perfectionnée, et parfaite dans son mécanisme et ses arrangements, laquelle va être placée sur le chemin de Londres à Birmingham. Elle sera éprouvée sur un grand plan. Le mécanisme est de la force de 100 chevaux, et arrangé de manière à faire reculer et avancer, comme un *omnibus*, une diligence capable de contenir quarante passagers, et une autre voiture de la capacité de plusieurs charriots, pour les effets et le bagage. Le mécanisme est construit sur un plan nouveau, séparé de la voiture, avec une chaudière composée de plusieurs tubes, qui diminuent de beaucoup les chances d'accident par explosion. Les roues ont huit pouces de largeur et sont parfaitement planes, et ceux qui les ont vu éprouver disent qu'elles ne sont jamais d'ornières dans le chemin. La machine se meut en avant ou en arrière au plaisir de l'ingénieur, et sa vitesse peut être réglée à volonté, d'un mille à cinquante milles à l'heure. Pour éviter tout dépôt de sédiment dans les tubes de la chaudière, on n'y emploie que de l'eau distillée.

Journal Américain.

Etangs, Ruisseaux, &c.—Voici la saison convenable pour vider les étangs et les mares d'eau, et pour nettoyer les ruisseaux et les fossés ; car ces opérations étant faites de bonne heure dans l'été, vous pourrez tourner le limon, l'adoucir par là et le rendre propre à être étendu sur vos champs d'une manière profitable. C'est là une partie de l'économie rurale trop négligée par un grand nombre de cultivateurs ; mais dont un fermier entendu doit tirer avantage, lorsqu'il lui arrive de succéder à un paresseux ; car alors tous les étangs, fossés, &c. se trouveront très probablement remplis d'un riche limon. Il est probable que la bourbe tirée des étangs, &c. particulièrement, s'il s'y trouve un cours d'eau, sera toujours un bon en-

grais, lorsqu'on saura l'employer judicieusement. La méthode de s'en servir qui s'est trouvée la plus avantageuse est la suivante : —

Aussitôt que le limon est sec, tournez-le, et trois mois après, mêlez-le avec de la craie. Si la chaux est abondante et à bon marché, il sera avantageux d'en mêler une partie pour dix de limon. Que le tout soit bien mêlé ensemble, retourné en septembre, et répandu en octobre, sur la terre en jachère ou à prairies. — *Young Farmer's Calendar pour Juillet.*

Adulteration des liqueurs fortes. — D'après l'*Edinburg Review*, l'adulteration des vins est portée à Londres à un point extraordinaire, ainsi que l'art de fabriquer des vins spiritueux, qui est devenu une profession régulière, à laquelle il a été affecté de grands capitaux. Il est bien connu que des milliers de pipes de cidre gâté sont envoyés annuellement dans la capitale, pour y être converti en une imitation de vin de Porto. Des fraudes innombrables se pratiquent journellement pour tromper les gens sans méfiance, en donnant à des vins faibles clairs, gâtés, toutes les marques caractéristiques de l'âge, de la force et du goût. Le travail a été complètement partagé dans la conduite de ces occupations illicites ; il a été assigné à chacun une tâche particulière dans cette œuvre confédérée d'iniquité, et c'est ainsi que tous acquièrent de la dextérité pour l'exécution de leurs opérations pernicieuses.

LE DR. STEPHEN AYERS.

DEPUIS environ deux semaines, on a beaucoup parlé à Montréal, d'un docteur inconnu, qu'on a prétendu opérer des cures extraordinaires. Son extérieur singulier et le mystère dont il affectait de s'entourer, joints au succès qui a accompagné, dans bien des cas son traitement du cholera, lui ont attiré une grande confiance, et quelques personnes qui aiment le prodige ont attribué ses cures à une agence surnaturelle. Son remède était bien simple et consistait en deux cueillérées de charbon d'érable ou de merisier pulvérisé, mêlé avec deux cueillérées de sucre d'érable et deux cueillérées de saindoux. Le malade prenait d'abord la moitié de cette composition ; s'il vomissait, il prenait le reste aussitôt ; sinon, il ne le prenait qu'au bout d'une demi-heure. Dans les cas de crampes, ce docteur frottait tout le corps avec du lessis faible, et avec de bonne eau-de-vie bien chaude, si elles continuaient ou augmentaient, ayant soin de mettre le malade dans de la toile et sur une paille. Quand le malade était mieux, il lui faisait prendre de la soupe aux fèves et au lard, du chocolat avec peu de lait, et

pour entretenir les entrailles dans leurs fonctions ordinaires, il conseillait de prendre un plein verre à vin de levain de pain blanc. Que ce soit l'effet de ce remède ou de la confiance qu'il avait inspirée, toujours est-il certain qu'un grand nombre de personnes qu'il a ainsi soignées et qu'on regardait comme sans ressource, ont été guéries et sont maintenant rendues à leurs familles. Ce docteur se nomme STEPHEN AYERS; il est natif de l'état du New Jersey, E. U. et a reçu ses degrés de docteur en médecine à l'Université de la Pensylvanie, à Philadelphie. Il approche de 60 ans, est accompagné de trois chevaux, porte de longs cheveux et d'épais favoris, et ne prend point d'argent. Quelques personnes s'intéressent à le garder ici pendant tout le temps que durera la maladie, et il s'est tenu à cet effet, à L'HÔTEL NELSON, des assemblées présidées par M. JOSEPH LANCASTER.—*La Minerve*, du 25 Juin.

LES MÉDECINES UNIVERSELLES, OU PILLULES VÉGÉTALES DE MORISON.

M. SIFTON, agent ou délégué de M. MORISON, médecin hygiéniste du Collège Britannique de Santé, de Londres, est arrivé à Québec, dans le *Dew-Drop*, à la fin de juin, et a fixé sa résidence à Montréal, vers le milieu du mois dernier, après avoir établi des subdélégués en différents endroits de la province. Les *Pillules végétales*, ou *Médecines universelles* de Morison, ont, suivant leur inventeur, non seulement la vertu de guérir les maladies les plus invétérées et les plus graves, sans en excepter le cholera spasmodique, mais encore celle de les prévenir. S'il en est ainsi, il pourrait bien arriver que quelques uns de nos disciples d'Esculape cherchassent noise à M. Sifton et à ses subdélégués; car le moyen que les médecins fassent fortune, s'il n'y a plus de malades, ou si une médecine unique les guérit tous? S'ils ont voulu inquiéter le Dr. AYERS, qui ne pouvait être partout, ni conséquemment soigner tous les individus atteints du cholera, à plus forte raison chercheraient-ils à traverser M. Morison, dont tout le monde peut acheter les médecines, pour se guérir ou se préserver de la maladie.

Il est peut-être une autre raison pour laquelle les médecins généralement en pourraient vouloir à M. Morison; c'est qu'il les traite lui-même assez cavalièrement. S'il les taxe d'ignorance, de cupidité, &c. il n'est pas étonnant qu'à leur tour ils l'accusent de charlatanisme; et au premier coup d'œil, l'apparence au moins de la vérité peut se trouver de leur côté. Il semble en effet difficile à croire qu'une seule et même médi-
cine

ne puisse guérir et prévenir toutes ou presque toutes les maladies, ou du moins toutes celles qui sont énumérées dans les annonces, &c. Mais voici sur quoi est fondée la prétention de M. Morison : toutes les maladies proviennent, selon lui, de l'impureté ou de la corruption du sang ; de l'obstacle mis par cette impureté à sa libre circulation dans les veines et les artères du corps humain, ou à l'évacuation nécessaire de sa partie de rebut. Si donc il est un spécifique pour empêcher que le sang ne se corrompe, ou un remède pour le rétablir dans sa pureté, lorsqu'il s'est corrompu, on peut dire de ce spécifique ou de ce remède, qu'il prévient ou qu'il guérit toutes les maladies, et lui donner le nom de médecine universelle. "Comment vivons-nous, dit M. Morison ? Par la puissance chimique provenant du sang, qui dans la fonction de la sécrétion, se mêle avec notre nourriture, et en extrait la partie qui est nécessaire à son entretien, en l'absorbant au moyen d'agens qu'il fournit lui-même et avec lesquels il nourrit toute la fabrique animale. Ainsi l'unique agent de la vie est le sang, qui étant augmenté par la puissance d'absorption, doit aussi posséder une puissance d'excrétion, et cette fonction doit se faire conjointement par le canal élémentaire et les passages urinaires. . . . "Venons en maintenant à la cause de la maladie. En faisant réflexion qu'une partie de notre sang dépérit ou se corrompt tous les jours, on doit aussi se rappeler qu'il est nécessaire qu'il y ait une issue libre par où ce sang corrompu se puisse décharger. Les conduits sécrétionnaires et les vaisseaux absorbants s'embarrassent souvent ; et c'est alors, et non avant, que la maladie commence. Ce sang gâté, ou cette humeur est ou concentré dans les parties du système, ou il gêne le procédé de la circulation et cause l'inflammation, ou étant mêlé généralement avec le reste du sang, il occasionne une espèce d'inertie appelée manque d'énergie ou langueur. Lorsque le sang est enfin surchargé de corruption, toute sa nature est changée ; sa chaleur devient plus grande, et comme il est mû par une force provenant de sa propre chaleur, la vitesse de son mouvement se trouve alors augmentée. Au moyen d'une plus rapide circulation, il rejette ses humeurs, soit en ouvrant les conduits excrémentaires, soit en poussant au-dehors sa corruption par le tissu musculaire des parties éloignées des organes vitaux, et se rétablit dans sa première pureté. C'est ce qu'on appelle fièvre, et c'est le grand remède que la nature apporte à la maladie. Il est évident que la défectuosité de l'agent pour l'évacuation par le canal élémentaire doit engendrer la constipation et les maux qui l'accompagnent.

"Il est peut-être nécessaire de rendre compte du trop prompt passage des alimens par les intestins, c'est-à-dire avant que la

substance nutritive en ait été extraite. On peut le faire par les mêmes règles : l'agent qui devrait être fourni par le sang manque, pour la digestion de la nourriture ; les vaisseaux par lesquels il devrait venir sont embarrassés, et il ne peut passer : les canaux excrémentaires sont ouverts, et cette puissance est appliquée seule, qui devrait être jointe aux organes digestifs et absorbants, et modifiée par ces organes. Ainsi s'expliquent les deux grandes causes de la maladie. Il peut être utile d'énumérer quelques maladies, et de faire voir le rapport qu'elles ont avec les causes primaires."

Nous omettrons ce que M. Morison dit de la petite vérole, de la coqueluche, de la rougeole, de la goutte, de la paralysie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de la gravelle, et autres maladies, toutes causées, selon lui, par les impuretés du sang, lorsque ces impuretés n'ont pas été évacuées par le canal convenable ; nous omettrons, disons-nous, ce que M. Morison dit de ces maladies, pour en venir à son article sur le cholera, en observant qu'il n'y parle pas des médecins du Canada, qu'il ne connaissait point, mais de ceux du Royaume-Uni, dont il avait vu le peu de succès dans le traitement de cette maladie.

"Le cholera qui a effrayé le monde plus qu'il ne devait, est devenu pour un grand nombre un instrument de déception : les médecins, les chirurgiens, les droguistes, les chimistes, se sont efforcés de profiter de l'illusion, et se sont coalisés, pour mettre dans leurs poches le fruit de la terreur générale, prescrivant leurs drogues l'une après l'autre, et présentant un jour l'huile de cajuput ; un autre, l'opium ; un autre, le camphre ; un autre, l'eau-de-vie, &c. &c., comme le seul remède universel pour la maladie dévastatrice, jusqu'à ce que les accapareurs de ces articles eussent haussé le prix de chacun d'eux de manière à épuiser les fonds des pauvres, abusés et rendus malades par ces artifices combinés de déception et d'illusion. Le sens-commun dit (et l'expérience de tous les jours prouve) qu'il n'y a sûrement rien de vraiment scientifique dans ces tergiversations des membres de la faculté médicale, ou plutôt qu'ils ignorent complètement les déductions physiologiques et pathologiques qui devraient les conduire à des conclusions plus raisonnables sur un état aussi déterminé de souffrance humaine. Bien qu'ils aient été instruits aux mêmes écoles, nous les voyons tous d'opinions différentes, même quant aux pronostics et aux symptômes de la maladie, l'un soutenant le *pour*, et l'autre, le *contre*. "Si les docteurs diffèrent, quels autres seront d'accord ?" Mais on peut assurer positivement qu'il n'y a absolument rien de scientifique en médecine dans la manière d'agir de la faculté du jour. Si l'huile de cajuput, le camphre, l'opium, ou l'eau-de-vie, séparément, ou deux ou plu-

sieurs de ces drogues conjointement, sont des spécifiques pour la guérison de cette terrible maladie, comment se fait-il qu'une seule ou toutes ensemble ne soient point efficaces? Ou comment comprendre l'irréussite presque générale du traitement de nos médecins, si ce n'est que tout leur système est fondé sur l'ignorance et la déception, accompagnées de la pire espèce de cupidité? Quel besoin y aurait-il de cordons sanitaires, de lois de quarantaine et de restrictions, si nos savans tant pronés de la faculté médicale avaient une connaissance scientifique de leur profession? Ou ils connaissent, ou ils ne connaissent pas les mystères de leur art. S'ils connaissent leur profession de manière à leur mériter le titre de "de conservateurs de la santé publique," que doit-on dire de ce qui se voit à cette époque de l'âge de la terre, après que la moitié du temps de ses révolutions a été employée à incorporer la science de la physiologie et de la pathologie en un foyer de monopole, parmi une classe d'hommes qui prétendent avoir seuls le droit de faire le mal impunément, ou ce qu'ils veulent de nos corps? que peut-on dire des manquemens (*deficiencias*) de ces hommes de science, qui (prétendant à une supériorité de connaissance dans tout ce qui est nécessaire à la vie et à la santé de l'homme), négligent si honteusement de remplir les devoirs de leur important état? Si leur art était autre chose qu'un artifice pour tirer l'argent des poches de la multitude irréfléchie et sans méfiance, cette maladie clairement définie appelée *cholera morbus*, que tous les examens *post mortem* qui sont venus à la connaissance du public prouvent ne montrer rien que de sortes *affections humorales*, aurait infailliblement été guérie par un puissant procédé purgatif, tiré de la matière végétale seulement: les craintes qui ont alarmé les hommes timides, et rempli d'appréhensions les plus robustes, se seraient dissipées, et le monde européen ne connaîtrait le cholera que comme le nom d'une maladie qui afflige parfois les habitans des climats brulants de l'Asie méridionale, mais qui ne peut prendre en Europe, à moins qu'elle ne tombe entre les mains d'une troupe d'hommes ignorants et mercenaires, plus intéressés à tenir le monde en alarme qu'à le guérir de ses maladies.

Si ces hommes (conformément à la seconde proposition du dilemme) ne connaissent pas l'art qu'ils exercent, (comme l'état des souffrances humaines le prouve clairement), pourquoi continuer à mettre en eux cette confiance à laquelle ils ont honteusement perdu tout droit et tout titre quelconque? Mais les hommes en général sont trop occupés des affaires du monde pour réfléchir et raisonner sur la cause de leurs maladies, et sur le mode naturel de leur traitement, et ils sont depuis trop longtemps sous l'influence asservissante des louanges

ampoulées que se donnent réciproquement ces adeptes de la science médicale, pour penser même à chercher ailleurs que chez eux, un remède à leurs maux sans nombre. Néanmoins, le voile qui cachait leur ignorance et leurs machinations, a été déchiré naguère, et il ne tardera pas à être levé entièrement, pour laisser paraître au grand jour leur nudité. Le *Lancet* et autres ouvrages populaires de médecine ont ouvert la voie à l'examen de leurs pouvoirs vantés et de leurs droits prétendus, et les écluses de la presse publique ont laissé couler sur l'esprit de l'homme un torrent diluvien, qui doit finalement nétoyer les fondrières de la corruption, et former des canaux plus purs de santé, sur les principes vrais de la nature et du sens-commun, dépouillés de toutes les platitudes techniques des écoles de l'antiquité. Heureusement, une nouvelle ère est arrivée; M. Morison, l'hygiéniste, a ouvert le volume simple de la vérité, et a procuré à l'homme un accès facile à la cause de toutes les maladies, avec un mode de guérison aussi certain qu'il est inoffensif, et dans un langage si clair, que l'homme le moins érudit en peut comprendre toute la théorie, et la pratique sans un moment de doute ou d'hésitation. La théorie hygiénique indique la voie; le Collège Britannique de Santé a prouvé, dans sa pratique, que la théorie est parfaitement correcte; et plus de 200,000 individus (abandonnés de la faculté comme incurables) sont prêts à attester qu'ils jouissent maintenant d'une santé parfaite, en conséquence de l'usage des "médecines universelles."

On pourrait en effet taxer de cupidité, et même de scélératesse (car nous avons supprimé ou adouci quelques unes des expressions de M. Morison), tout médecin qui voudrait empêcher que les hommes ne se guérissent par des remèdes simples, ou ne se servent d'autres remèdes que les siens, quand il sait, ou voit par sa propre expérience, qu'il ne peut les guérir lui-même. Non moins coupable serait celui qui, ayant d'abord employé un traitement qui ne lui a pas réussi, y persévérerait néanmoins, quoiqu'il en connût de plus efficaces, de peur d'avouer qu'il s'est trompé. Pourtant, comme en Angleterre, aussi bien qu'en d'autres pays, les médecins gradués ont guéri quelques cas de cholera asiatique, il est à croire que M. Morison ne parle que généralement, et qu'il fait, mentalement au moins, plusieurs exceptions. Quoiqu'il en soit, il est peut-être à regretter que M. Sifton ne soit pas arrivé ici un mois plutôt, avec les "Médecines universelles;" car si nous devons ajouter une foi entière à tout ce que nous en entendons dire, elles ont rappelé à la vie plusieurs de nos citoyens abandonnés des médecins de profession, et il est probable qu'elles en ont exempté un plus grand nombre des atteintes du fléau qui désole nos villes et nos campagnes depuis déjà si longtemps.